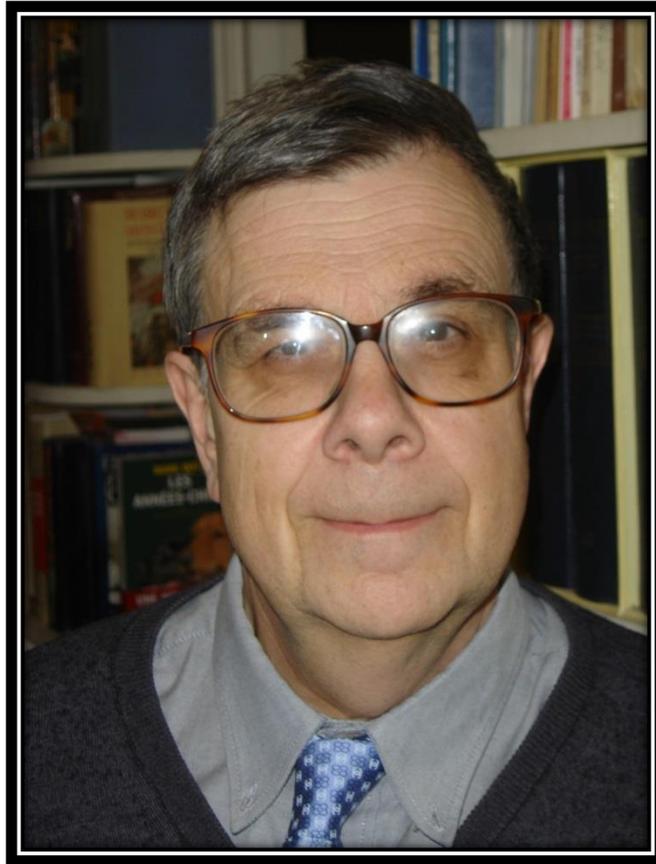


# Dossier de Poète: Georges Friedenkraft



- ❖ Entretien H.B. avec Georges Friedenkraft
- ❖ Biobibliographie
- ❖ Sélection de poèmes
- ❖ Commentaires Critiques
- ❖ Photos de Georges Friedenkraft

# Entretien H.B. avec Georges Friedenkraft

Georges, je t'ai déjà interviewé sur ton parcours scientifique en biologie, sous ton nom civil Georges Chapouthier, et plus particulièrement sur la « mosaïque du vivant » (Voir *Revue CMC Review* N° 1(2), 2015, pour la version française et N° 3(2), 2016, pour la version anglaise). Aujourd'hui, je voudrais m'entretenir avec toi, sous ton nom de plume Georges Friedenkraft, de poésie pour un « **Dossier de Poète** » à publier dans la *Revue CMC Review*. Excuse mon tutoiement amical et si parfois je me répète dans mes questions sur tes écrits. Et en premier lieu, je te remercie pour ton « CV enrichi d'anecdotes » qui m'a aidé à formuler certaines questions.

**1) Hédi Bouraoui :** Je sais que tu as eu des parents intellectuels et cultivés : ton père était archéologue et Professeur de grec ancien à la Sorbonne et ta mère, Professeur de Lettres classique dans le secondaire. Peux-tu retracer pour nous l'atmosphère familiale où tu as vécu en ta prime enfance ?

**Georges Friedenkraft :** Il faut d'abord ajouter que ma mère avait été, au début de la carrière de mon père à l'Université de Bordeaux, l'étudiante de mon père et qu'elle était donc, de près de quinze ans, plus jeune que lui. Ce détail a son importance, car, comme mon père est mort jeune (j'avais huit ans), j'ai surtout été formé par ma mère. Durant les vacances d'été, mon père, Fernand Chapouthier, professeur de Grec Ancien à la Sorbonne (et spécialiste d'Euripide) durant l'année, se transformait effectivement en archéologue et allait effectuer des fouilles en Crète (où deux rues portent son nom).

L'atmosphère familiale était donc imprégnée de valeurs classiques. Je prenais mon biberon sous les statues des dieux et des déesses grecs, dont j'ai connu les noms très tôt dans ma petite enfance. Un jour, prenant mon bain, je m'aperçus que mon corps flottait sur l'eau et le manifestai à mes parents. La réponse de ma mère amusée fut : « Archimède l'a trouvé avant toi, mon fils ! ». Une autre fois, à la cantine des classes primaires, au Lycée Montaigne à Paris, une de mes condisciples commença à épeler l'alphabet en anglais. Je répondis immédiatement par l'alphabet grec : alpha, bêta... et découvris, dans l'embrasure de la porte, mon père, visiblement ravi de son rejeton. Il était justement de passage au Lycée pour y faire passer les épreuves de l'agrégation. Le hasard fait parfois étonnement bien les choses !

L'atmosphère à la maison était très studieuse. Mon père donnait volontiers des récompenses monétaires aux places de premier ou de second aux « compositions », qui étaient à l'époque les épreuves notées effectuées en classe. Cette atmosphère studieuse m'a suivi toute ma jeunesse. Il n'est pas faux de dire que la préparation aux Concours des Grandes Ecoles est déjà, d'une certaine manière, inscrite en filigrane dans le parcours de la petite enfance !

**2) H. B. :** Quelles ont été tes premières lectures ? Les as-tu choisies ? Te les a-t-on imposées ?

**G. F. :** Mes premières lectures ont été celles de l'école, donc sans véritable choix. Je me souviens d'ailleurs encore très bien de mon premier livre de lecture en classe de « onzième », on dirait de nos jours « CP ». Mais peu de temps après est morte ma grand-mère paternelle, une

dame âgée dont j'ai encore quelques souvenirs. Elle habitait au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue Notre Dame des Champs, à Paris, alors que mes parents habitaient au sixième étage du même bâtiment, là où j'ai fait mes premiers pas ! A la mort de ma grand-mère, on me donna des petits livres qui lui avaient appartenu, peut-être parce que mes parents avaient pensé que ces tout petits ouvrages (en taille) pourraient amuser un bambin de six ans. En fait je fus surtout intéressé par leur contenu. Il s'agissait de poètes aux écrits proches de la chanson – Maurice Maeterlinck, Paul Fort ...-- et tout à fait aptes à passionner un gamin de cet âge. Je cite de mémoire, soixante-dix ans plus tard, ce texte de Maeterlinck :

*Les sept filles d'Orlamonde  
Quand la fée fut morte,  
Les sept filles d'Orlamonde  
Cherchèrent les portes. (...)*

*Voient l'océan par les fentes,  
Ont peur de mourir,  
Et frappent la porte close,  
Sans oser l'ouvrir...*

Acquise durant cette période clé de la petite enfance, cette métrique m'a beaucoup marqué.

**3) H. B. :** Est-ce que ces premières lectures t'ont orienté dans un sens ou dans un autre ?  
Explique-nous cette orientation en détails ?

**G. F. :** Je crois qu'une fois qu'on a acquis, aussi jeune, un goût pour la métrique, il ne vous quitte plus. Au sens biologique du terme, on peut peut-être parler d'une « empreinte ». On sait en effet que certains animaux peuvent acquérir, durant leur enfance, des inclinations qui les suivent ensuite toute leur vie ; on parle alors d'empreinte. Cette appétence pour le rythme en poésie pourrait bien être de cette nature.

Bien plus tard, au lycée, nous étudions la littérature française dans les livres de Lagarde et Michard. A la fin de l'étude du soir, quand j'avais fini mes devoirs, mon grand plaisir était de feuilleter ces livres pour y dévorer les poésies de facture traditionnelle de Musset, de Hugo, de Leconte de Lisle, de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud...

Plus tard encore, je découvris d'autres formes de poésie, libres ou libérées, sans référence nécessaire à une métrique, et je les appréciais grandement, mais, même de nos jours, quand j'écris de tels poèmes libérés, insidieusement le rythme revient sous forme de nombre de syllabes ou d'allitérations, voire de rimes discrètes. Maeterlinck reste toujours présent au fond de moi. Pour sortir des sentiers battus de l'alexandrin, mes recherches de métriques d'origine étrangère, comme le haïkou (ou haïku) ou le pantoun malais, ne sont pas non plus étrangères à cette empreinte.

**4) H. B. :** Tu dis que tu as été « marqué » par le poème composé pour toi par ton père sur {ton} « nounours ». Dis-nous pourquoi et comment ce poème t'a marqué ?

**G. F. :** Mon père passait beaucoup de temps avec moi. A la suite de mon intérêt pour le ciel, il avait, par exemple, écrit pour moi un petit « Traité d'astronomie », très simple, mais où figuraient les noms des planètes du système solaire, ce qui me permit, durant plusieurs années, d'épater mes copains de classe par mon érudition ! Quand je manifestai un intérêt pour la poésie – je devais avoir cinq ou six ans --, mon père m'expliqua que les quatrains pouvaient avoir trois types de combinaisons de rimes : *abba*, *abab* et *aabb*. Pour me l'illustrer, il composa ce poème sur mon nounours.

Il faut préciser que, durant toute mon enfance, j'ai entretenu une relation fusionnelle avec mes ours en peluche. A l'âge où, nous dit-on, les petites filles s'intéressent aux poupées et les petits garçons aux voitures et aux soldats, pour ma part, je m'intéressais presque exclusivement aux nounours !

Pardon, lecteur ou poète éclairé ! Bien sûr, le poème écrit, en quelques minutes, d'un trait de plume, pour moi par mon père, était composé de médiocres rimes de mirliton, seulement propres à émerveiller l'enfant de cinq ou six ans que j'étais. Le poème contenait une baignade où je risquais de me noyer et où mon ours me venait en aide. J'ai oublié la première strophe qui devait être en *abba*, mais je me souviens des deux dernières en *abab* et *aabb* :

*... Alors mon ours joli  
En me voyant noyer  
A fait un clapotis  
Pour venir me sauver.*

*Et nous rentrons tous deux  
En regardant les cieux  
Jusqu'à notre maison  
Où nous nous reposons.*

Certes des vers bien simples, mais on peut imaginer le chemin qu'ils ont pu faire dans la tête d'un bambin de cet âge.

**5) H. B. :** Au lycée Montaigne à Paris, tu rencontres « le futur metteur en scène Patrice Chéreau ». Peux-tu nous raconter quelques détails de cette amitié ?

**G. F. :** Oui, au Lycée Montaigne à Paris, dans des classes qu'on appellerait maintenant le « collège » (de la sixième à la troisième), j'eus comme condisciple et grand ami Patrice Chéreau. Nous étions, tous les deux, demi-pensionnaires, ce qui laissait de longues heures de récréation avant et après le repas. Tous deux passionnés de littérature, nous nous donnions la réplique sur les pièces au programme. Je me souviens qu'à un moment nous savions tous les deux par cœur tout le premier acte du *Cid* de Corneille. Nous avons aussi pris l'habitude de fréquenter ensemble les cinémas et les théâtres du Quartier Latin, une habitude qui se prolongea jusqu'au bac. Chéreau me fascinait car, par rapport à moi-même, le petit écolier rangé et studieux, il faisait preuve d'une inventivité et d'une originalité exceptionnelles. Si l'on veut, il sortait du moule. Il admirait Mozart à un moment où nous préférions tous Beethoven. Lors d'un

après-midi passé chez lui, rue de Seine, à l'invitation de ses parents, artistes peintres, il m'initia au grimage et au port d'un faux nez. Déjà l'homme de théâtre était en germe chez lui. Un peu plus tard nous nous inscrivîmes tous les deux aux cours facultatifs d'arabe, chez les « grands », aux Lycée Louis-le-Grand. Pour ma part cela découlait assez logiquement d'un séjour effectué au Liban. Pour Chéreau, c'était de l'aventure pure et simple...

**6) H. B. :** Parle-nous de ton engouement pour le cinéma à l'orée de ton adolescence ?

**G. F. :** C'est difficile d'expliquer pourquoi, durant mon adolescence, je me suis passionné pour le cinéma. Mon statut d'élève studieux y fut peut-être pour quelque chose. Après une semaine d'étude, il était facile de se dépayser en allant assister à une séance de cinéma, d'autant que le Quartier Latin disposait de nombreuses salles présentant des films de qualité. Certes j'aurais pu me livrer à d'autres activités, le sport par exemple. Mais rien dans ma famille ne m'a jamais poussé vers le sport. Au point que je n'ai appris à faire du patin à roulettes ou à nager que très tard dans l'adolescence, et sans l'aide de ma famille. Pour apprendre à nager ce fut avec l'aide de quelques copains à la piscine, dont mon condisciple, le futur mathématicien Yves Colin de Verdière. On l'aura compris : le cinéma offrait un juste équilibre entre le besoin de détente en fin de semaine et l'obligation impérative d'intellectualité, qui était celle de ma famille.

En allant au cinéma presque chaque fin de semaine, j'ai acquis, avec les années, une grande culture cinématographique et la plupart des cinéastes d'avant 1960 me sont familiers. J'ai notamment beaucoup fréquenté ce conservatoire des films anciens qu'est la cinémathèque française, dans sa première version, alors située rue d'Ulm, à deux pas de mon domicile. On y présentait, sans aucun documentaire d'accompagnement, et pour un prix modique, trois séances d'affilée sur un même metteur en scène. Très vite mon metteur en scène favori fut Ingmar Bergman et mon film fétiche « Le septième sceau », qui, sous couvert d'aventures au Moyen-âge, est une longue parabole sur la mort, pleine des symboles et des suggestions, et que l'on peut peut-être comparer à la mise en image d'un long poème de l'Ecole symboliste.

**7) H. B. :** En classe de quatrième, tu résides un an au Liban chez un ami de ton père. Décris-moi un peu ton séjour en ce pays ? Ses raisons ? Ses acquis ? Ses rencontres ? Ses influences sur toi ?...

**G. F. :** Mon père, mort brutalement quand j'avais huit ans, avait un excellent ami archéologue, Henri Seyrig, le père de l'actrice bien connue Delphine Seyrig. Henri Seyrig dirigeait l'Institut d'Archéologie à Beyrouth et il proposa à ma mère de m'accueillir un an au Liban. Je passai donc une bonne partie de ma classe de quatrième au Lycée Français de Beyrouth, aimablement pris en charge par Henri Seyrig et sa femme, née Hermine de Saussure, et issue de la célèbre famille genevoise. Il n'est pas possible de souligner suffisamment l'impact que peut avoir, sur un adolescent de treize ans, la découverte soudaine d'un creuset d'ethnies, de civilisations et de religions variées, d'un nouveau climat, où la douceur méditerranéenne était parfois perturbée par des vents de sable, de méthodes pédagogiques nouvelles (au Lycée français, en classe de quatrième, on enseignait déjà la physique et je dus m'y atteler dès mon arrivée) ... En outre, en 1958, le Liban connut des troubles politiques, voire des poses de bombes dans les paisibles tramways, qui ne firent que renforcer la maturité du jeune parisien dans le nuage que j'étais alors. A quatorze ans, un contrôle avec une mitrailleuse dans le dos reste un souvenir indélébile.

Au lycée, j'eus un remarquable professeur de français, Monsieur Dumont, dont je regrette amèrement de ne pas avoir su garder le contact.

Du Liban, j'ai aussi, bien sûr, d'innombrables souvenirs idylliques : les promenades dans la montagne, à la recherche de fossiles, avec Madame Seyrig, qui, quand elle ne m'apprenait pas à jouer aux échecs, passait de longs moments à s'occuper de moi, une descente au sein d'un orangerie en fleurs, baigné dans un océan d'odeurs florales enivrantes et inexprimables en mots, la mer et les baignades les après-midis trop chauds, des cours d'allemand à l'institut Goethe (car le lycée n'enseignait que l'anglais), des cours privés de grec ancien (une matière, ici encore, ignorée par le lycée), effectués bénévolement à l'Institut d'Archéologie par Georges Le Rider, alors pensionnaire de l'Institut, élève de Seyrig, et futur directeur de la Bibliothèque Nationale à Paris...

Seyrig recevait beaucoup d'amis éminents. Ainsi j'eus l'occasion de dîner un soir avec le poète Georges Schéhadé et sa femme. La poésie de Schéhadé ouvrit le jeune garçon trop rationnel que j'étais à une expression plus moderne et plus surréaliste. Je cite ici de mémoire. « *Derrière la fleur*, me confiait en substance Schéhadé, *il n'y a pas un singe. Derrière la fleur, il y a un enfant, le visage en pleurs* ». C'est ainsi que l'esprit d'un jeune peut s'ouvrir à une suggestion poétique qui se situe bien au-delà des mots et qui constitue la colonne vertébrale de l'expression poétique moderne.

**8) H. B. :** Tu dis avoir été influencé par un Professeur de Seconde au Lycée Louis-le-Grand. Peux-tu élaborer un peu cette influence personnelle et littéraire... qui contribua à te faire découvrir la littérature grecque classique, le Symbolisme et le Surréalisme ?

**G. F. :** Au Liban j'avais découvert les prémices de l'expression poétique moderne. Mais son vrai enracinement dans mon esprit, je le dois à mon professeur de seconde au Lycée Louis-le-Grand, Lucien Chauvet. C'est lui qui vraiment m'orienta vers l'écriture poétique. Bien sûr, dans les Lycées du Quartier Latin, j'ai eu un grand nombre de professeurs très marquants et dans toutes les disciplines, et ce n'est pas le lieu ici de tous les mentionner. Mais Lucien Chauvet est sans doute celui qui a exercé sur moi la plus grande influence et a le plus contribué à forger ma personnalité.

Ancien résistant, lui-même écrivain, Lucien Chauvet enseignait les lettres classiques (français, latin et grec ancien) dans une classe de seconde dont le modèle n'existe plus. Elle s'appelait la classe « A prime » et comportait des matières littéraires intensives en même temps que des matières scientifiques très poussées, ouvrant donc à tous les types de carrières. Les cours de Chauvet étaient étonnamment profonds, ancrés dans l'histoire et dans la société. Ils permettaient de goûter aussi bien l'humour d'Aristophane que la portée philosophique et humaine de La Fontaine, aussi bien la verve d'un Hugo romancier que la magie d'un Eluard. Chauvet nous fit lire beaucoup, y compris des ouvrages de littérature étrangère non francophone ; il nous fit faire aussi beaucoup d'exposés oraux. Il nous fit découvrir l'évolution comparée de la littérature occidentale depuis les Grecs jusqu'à l'époque moderne. En poésie, il sut nous faire participer aux révolutions symboliste, puis surréaliste. Cette année fut pour moi, sur le plan littéraire, une vraie découverte du monde.

Je terminerai le rappel de ce séjour en classe de seconde par une anecdote humoristique. Pour le 1<sup>o</sup> Avril 1960, Chauvet nous avait donné un exercice difficile : un texte de latin à traduire ... en grec ! Nous lui rendîmes la monnaie de sa pièce. Nous fîmes traduire le texte par le père d'un de nos condisciples, lui-même éminent professeur de grec, et nous remîmes tous (toute la classe, c'est-à-dire une trentaine d'élèves) rigoureusement le même texte ainsi traduit, sous forme de trente copies identiques et dont l'écriture dessinait la forme d'un poisson ! Même nos noms de famille étaient écrits en caractères grecs, avec parfois des lettres archaïques, comme pour le « v », qui n'existe pas dans l'alphabet grec usuel.

**9) H. B. :** Qu'as-tu ressenti à ton succès au Baccalauréat en 1961 – 62 ? Et ton passage à l'Ecole Normale Supérieure ?

**G. F. :** Du baccalauréat à l'Ecole Normale Supérieure, j'ai suivi le parcours traditionnel d'un élève de milieu intellectuel et très studieux, pour qui la voie des « Grandes Ecoles » françaises paraissait une nécessité. Après la classe de Première « A Prime », où se mêlaient, à poids égal, les lettres et les sciences, je dus, pour la terminale, choisir entre lettres et sciences. Malgré mon intérêt de toujours pour la littérature, le fait que, dans ma famille très « classique », je n'aimais pas le latin, me fit opter pour les sciences. Et plus particulièrement pour les sciences naturelles, dont j'étais passionné depuis mon enfance. Une classe préparatoire de sciences naturelles, au Lycée Saint-Louis à Paris, m'amena au concours de l'Ecole Normale Supérieure, rue d'Ulm, section « sciences naturelles », que, par chance, je réussis.

Je dis « par chance », parce que, dans tous les concours, il existe une large part de hasard. Ainsi, en ce qui concerne le mien, nous avons dû repasser certaines épreuves de l'écrit et je n'avais eu tout à fait le temps de revoir les questions de cours de mathématiques. A l'oral de maths, on tirait une question de cours ou un problème à résoudre. Si j'avais tiré la question de cours, comme les classements de concours tiennent à quelques points près, je n'aurais sans doute pas été reçu. Je tirai un problème. J'ai su, après l'épreuve que l'examinateur avait trouvé que, comme je raisonnais et justifiais chaque étape de ma démonstration, j'étais « le plus littéraire tous les candidats » !

A l'Ecole Normale, nous vivions au centre de la culture parisienne, inondés de conférenciers éminents, de séances de cinéma, de représentations du groupe théâtral de l'Ecole, de voyages lointains (pour ma promotion, ce fut la Chine, avec qui la France venait de renouer des relations diplomatiques, ce qui me permit d'échanger, à l'ambassade de France à Pékin, quelques mots avec André Malraux, de passage en Chine). Déjà obsédé par le besoin d'écrire, je publiais, dans de modestes revues, mes premiers articles, et je soumis quelques-uns de mes premiers poèmes à la NRF, qui, poliment, les refusa.

**10) H. B. :** Qu'est-ce qui t'a induit à écrire à Strasbourg ? Comment t'y es-tu pris et pourquoi ? Enfin élabore un peu plus les raisons pour lesquelles tu as adopté un pseudonyme alsacien ?

**G. F. :** Je partis pour Strasbourg en 1967 pour y effectuer ce qu'on appelait alors le DEA, c'est-à-dire la première année de doctorat. J'y restai plusieurs années et y soutins des doctorats en biologie, mais aussi – ma facette littéraire oblige – en philosophie. Sur le plan littéraire, j'ai continué à y écrire et à y publier, notamment de la poésie, qui comblait mes moments de

solitude, dans une ville où, au moins au début, je ne connaissais personne et me trouvais un peu perdu. Effectivement j'y ai aussi adopté mon pseudonyme « Friedenraft », qui signifie, en alsacien, « la force de paix », tout un programme ! Plus tard, de retour à Paris, certains ont trouvé ce pseudonyme trop dur et trop germanique. Je l'ai alors « adouci » en y ajoutant mon prénom « Georges ». Longtemps, je n'ai pas souhaité publier de la poésie sous mon nom civil, Chapouthier, car cela aurait pu me jouer de mauvais tours dans les commissions du CNRS, où, parfois, on fait feu de tout bois pour critiquer et démolir un candidat à une promotion. Maintenant, retraité, cela ne me gêne plus du tout d'être connu sous les deux noms et j'ai conservé « Friedenraft », avec qui je me suis constitué une certaine notoriété en poésie !

**11) H. B. :** Tu commences une carrière au CNRS en 1968. Peux-tu esquisser brièvement cette carrière, ses bons et pas si bons côtés en découvertes heureuses et en déceptions professionnelles?

**G. F. :** Depuis 1968, j'ai effectué toute ma carrière, en neurobiologie, au CNRS – la Centre National de la Recherche Scientifique --, un organisme d'Etat qui présente, comme tous les organismes, des qualités (de grandes qualités) et quelques défauts. Parmi les qualités le fait que les chercheurs y sont payés – honorablement, mais sans excès ! -- à temps plein pour faire de la recherche. Ils sont, sauf exceptions, délivrés de nombreuses charges administratives et ne font de l'enseignement que s'ils le souhaitent. C'est une liberté de réflexion et d'action absolument remarquable, qui permet au chercheur d'entreprendre toutes les recherches qu'il souhaite : il ne sera jugé, sur ces résultats, qu'après coup. Parmi les défauts, ceux de toutes les sociétés humaines et de leurs injustices occasionnelles. Parfois les commissions du CNRS, qui seules jugent des carrières, conduisent à de graves déceptions, comme quand vous est refusée une promotion ou une distinction que l'on croyait dûment mériter.

Sur le plan de la recherche elle-même, les satisfactions viennent des résultats obtenus, des (mini)découvertes, des publications, de la participation à des stages ou à des congrès internationaux (qui, outre leur intérêt scientifique permettent de découvrir le monde), de l'ouverture vers des réflexions et des synthèses intellectuelles (qui, dans mon cas, ont comporté des extensions sur le plan de la philosophie du vivant, un domaine dans lequel j'ai décrit de nombreux livres). Puis-je ajouter que, dans mon cas, l'ouverture vers la poésie est aussi une extension de cette réflexion philosophique et que, dans plusieurs ouvrages<sup>1</sup>, j'ai analysé les rapports de la création artistique et de la création scientifique ? L'une ne va pas sans l'autre et la pensée humaine « marche sur deux jambes », celle de la rationalité (scientifique) et celle de l'irrationalité (artistique). La Terre est, à la fois, une planète bleue (en science) et une planète « bleue comme une orange », selon la célèbre formule d'Eluard.

**12) H. B. :** En 1972, tu t'es marié à la « Journaliste Malaisienne Wan Hua Goh »...tu as fondé une famille. Peux-tu me dire ce que la vie familiale t'a apporté en poésie ?

**G. F. :** L'un des moments les plus merveilleux de ma vie fut sans doute la rencontre avec ma femme. Elle était venue de Malaisie à Strasbourg avec une bourse du gouvernement français pour y apprendre la langue et la culture de notre pays. Pour de nombreuses raisons, dont mon

---

<sup>1</sup> G. Chapouthier, *L'homme, ce singe en mosaïque*, Editions Odile Jacob, Paris, 2001 ; G. Chapouthier, *Kant et le chimpanzé –Essai sur l'être humain, la morale et l'art*, Editions Belin, Paris, 2009.

voyage en Chine en 1965, j'étais intéressé par l'Asie et les cultures d'Extrême-Orient. Ma femme et ma vie familiale (je suis père de quatre enfants eurasiens) ont fortement accru cet intérêt transcontinental. Un mariage multiculturel ne peut marcher que si chaque partenaire est fortement intéressé par la culture de l'autre.

Le contact avec l'Asie a inspiré nombre de mes écrits. Un de mes poèmes préférés est celui que j'ai écrit pour mes enfants « Métissage ». J'ai aussi écrit, souvent avec ma femme, de nombreux articles dans la presse d'Asie du Sud-Est. En poésie, le contact de l'Asie m'a fait rechercher une originalité de style dans l'adoption en français de formes venues d'Asie, comme le haïkou (ou haïku, mais j'aime bien en franciser l'orthographe), le haïboun, le (ou la) renga, venus du Japon, mais aussi le pantoun malais (à ne pas confondre avec le pantoum français). On en trouvera de nombreux exemples dans les poèmes de ce dossier.

**13) H. B. :** En 1983, tu as participé à la Fondation de l'Association « *La Jointée* » publiant La Revue littéraire « *Jointure* ». Ici j'aimerais que tu développes en détails ta contribution à cette équipe et à cette Revue du début jusqu'à la fin avec la sortie du Numéro 100 en 2016 ?

**G. F. :** Ma participation à l'association *La Jointée* et à la revue *Jointure*<sup>2</sup> fut un grand moment de mon activité littéraire. L'association *La Jointée* est en fait la suite d'une association nommée l'ACILECE (pour « Association Corporative Intersyndicale de Librairie et d'Édition du Corps Enseignant »), animée par Charles Henri Sieffert, qui fit paraître une revue de 1962 à 1983<sup>3</sup> et publia de nombreux poètes. En 1983, à la disparition de l'ACILECE, un certain nombre des membres -- [Jacques Arnold](#), notre maître à tous en poésie, [Jean-Pierre Desthuilliers](#), [Daniel Sauvalle](#), moi-même ... -- décidèrent de fonder l'association *La Jointée* et sa revue, tournée vers la publication des poètes de toutes les Ecoles et de toutes les sensibilités. Le nom « La Jointée » fut proposé par le poète Michel Martin de Villemer, car « la jointée, c'est ce que, de grains de blé, peuvent contenir deux mains jointes ». L'illustration de la couverture de *Jointure* fut dessinée par l'artiste et poète Liliane Loan. La revue publia un nombre considérable de poètes, connus ou débutants, et adeptes de tous les styles d'écriture, durant cent numéros, parus de 1984 à 2016. Elle dut interrompre sa publication à la suite du décès d'un grand nombre des membres de l'équipe animatrice. La publication de *Jointure* fut un grand moment de création littéraire, mais aussi de fraternité entre les membres de l'équipe animatrice, qui se réunissait pour délibérer chez les Sauvalle, autour d'une table elliptique en granite bleu, ou encore lors de diners conviviaux et amicaux dans les restaurants parisiens.

**14) H. B. :** Tu as publié de nombreux recueils de poèmes et des articles sur la poésie en France et à l'étranger. J'aimerais que tu nous signales ici quelques titres les plus marquants et d'en expliquer les satisfactions et les frustrations, les attentes et les retombées ?

**G. F. :** Il m'est un peu difficile de résumer en quelques lignes une telle profusion, les innombrables rapports et comptes rendus de livres que j'ai pu produire pendant près de cinquante années. Je signalerai volontiers, parmi d'autres, l'article que j'ai écrit sur les particularités du haïkou en langue française, et qui, publié d'abord en français et en japonais dans la revue

---

<sup>2</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jointure\\_\(revue\\_litteraire\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jointure_(revue_litteraire))

<sup>3</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Revue\\_de\\_l'\\_ACILECE](https://fr.wikipedia.org/wiki/Revue_de_l'_ACILECE)

japonaise *Ginyu*<sup>4</sup>, a été ensuite repris, en français ou en anglais, dans plusieurs revues nationales et internationales. Je ne parlerai pas tout de suite des recueils de poésie, qui seront présentés un peu plus loin, mais je signalerai aussi les anthologies nombreuses, en français, en anglais, en espagnol, en chinois... auxquelles j'ai eu le plaisir de participer. L'intérêt d'une anthologie est de partager une aventure éditoriale avec d'autres poètes, qui peuvent aller, selon le volume, de quelques-uns à quelques dizaines, et de participer ainsi à un essaimage très large. Les deux anthologies dont je suis le plus fier sont celle qui, à l'initiative du regretté Professeur Jiang Huosheng, de l'Université de Wuhan, a présenté, en chinois, quelques poètes français contemporains<sup>5</sup> et celle qui, sous la direction d'Ernesto Kahan, a présenté, en quatre langues, quelques poètes internationaux<sup>6</sup>.

**15) H. B. :** Je sais que tu as « œuvré pour le rapprochement en poésie de l'Europe et de l'Extrême-Orient ». Donne-nous des détails sur ce rapprochement ?

**G. F. :** Le rapprochement s'est fait de deux manières, ou encore : dans les deux sens. D'une part, par les contacts que j'ai pu avoir en Asie et qui m'ont permis d'y diffuser la culture française, pas seulement en poésie d'ailleurs, puisque, avec ma femme, j'ai écrit de nombreux articles, dans la presse de Malaisie et de Singapour, sur divers aspects de la culture française, depuis la mode jusqu'à la gastronomie. D'autre part, j'ai contribué à traduire et à faire connaître, dans la presse francophone, de nombreux auteurs d'Extrême-Orient. La revue *Jointure* fut d'ailleurs un des organes essentiels de cet effort. Par exemple, en quatre livraisons successives, j'ai présenté, en collaboration avec le professeur Haruki Majima, de Tokyo, le célèbre texte de Bashô et ses élèves, « L'imperméable de paille du singe ». Cette adaptation fut ensuite reprise en différents endroits<sup>7</sup>. Mais j'ai aussi diffusé de nombreux textes d'auteurs chinois, coréens, indiens, japonais, malaisiens... dans *Jointure* et dans d'autres revues francophones.

**16) H. B. :** Georges, veux-tu bien décrire ici ta participation à plusieurs Colloques et/ou à des réunions sur la Poésie ? En France et à l'étranger ? Et encore une fois, les tenants et les aboutissants à ce genre d'activités poétiques ?

**G. F. :** Toute activité humaine secrète ses rencontres et ses colloques et la poésie ne fait pas exception à la règle. Du fait de mon activité, j'ai donc eu l'occasion de participer à diverses rencontres poétiques nationales, binationales ou internationales. Je ne mentionnerai que celles qui m'ont le plus marqué. Les rencontres autour du haïkou d'abord. Comme cette étonnante rencontre franco-anglaise organisée par le poète britannique David Cobb dans le tunnel sous la Manche. Ou encore cette rencontre, internationale cette fois, organisée à Londres et Oxford par le poète, à la fois oxonien et japonais, Susumu Takiguchi, et à laquelle participa une importante délégation japonaise, conduite par Ban'ya Natsuishi, qui est probablement le plus grand auteur de haïkou d'aujourd'hui. De telles rencontres, et bien d'autres, permettent aux poètes du monde entier de se rencontrer et de sympathiser.

---

<sup>4</sup> Georges Friedenkraft, Style et esprit des haïkous en français (texte bilingue français et japonais), *Ginyu*, Ginyu Press, Japon, 2001, N°12, pp 10-19

<sup>5</sup> *Anthologie de la poésie française contemporaine*, en chinois, publiée par Jiang Huosheng, Université de Wuhan, 1991.

<sup>6</sup> *Poetic Encounter*, en chinois, anglais, espagnol et français, Editor : Ernesto Kahan, La Jointée éditeur, Paris, 2010.

<sup>7</sup> Voir notamment *L'imperméable de paille du singe*, Association Française de Haïku Editeur, France, 2011.

Parmi les associations internationales de poètes, l'Académie Mondiale des Arts et de la Culture (WAAC, World Academy of Arts and Culture) occupe une place particulière. Cette association a notamment pour fonction de faire organiser, chaque année, et chaque fois dans un pays différent, un Congrès Mondial des Poètes (World Congress of Poets ou WCP). En tant que membre du Conseil d'Administration de la WAAC pendant plusieurs années, j'ai pu assister à un grand nombre de ces congrès (en Inde, à Prague, à Taïwan...) et ma femme m'a représenté à d'autres (au Mexique, en Mongolie...). En 2013, ma femme obtint d'organiser elle-même le congrès en Malaisie, dans son Etat de naissance, le Perak. J'eus alors pour fonction de la seconder. Je me suis notamment occupé, en collaboration avec le poète malaisien Malim Ghozali, d'éditer l'anthologie du congrès, qui regroupe des poèmes des participants. Le congrès fut remarquablement aidé par le *Chief Minister* de l'Etat de Perak, le Dr Zambry AK, qui se trouve être lui-même un poète accompli. Le congrès fut un succès et rassembla, sous le climat tropical du Perak et dans une ambiance conviviale, près de 300 participants, originaires d'une trentaine de pays.

**17) H. B. :** Parle-nous de tes ouvrages : *Un cadre à notre amour*, Éditions P. Oswald, 1967 et de *Complainte en forme de mélodie*, Éditions de l'Olivier, 1969 ? Un peu le contenu et la forme ? Les démarches et les difficultés à leurs publications ? La réceptivité critique ?

**G. F. :** Ce sont mes premiers recueils, mes recueils de jeunesse si l'on veut, publiés à compte d'auteur. Sur le plan de la forme, ils sont sans doute encore un peu trop influencés par l'écriture traditionnelle. Mais déjà je pratiquais ce qui sera mon écriture habituelle : un mélange de poèmes métrés et de poèmes d'écriture libre, voire de quelques poèmes en prose ; et déjà, en ce qui concerne les poèmes métrés, je préférais les vers courts aux pesants alexandrins, avec une prédilection pour les répétitions, les allitérations, les rappels de sonorités propres à donner une musique aux vers. Quant au fond, il était sans doute un peu trop explicite, pas assez suggestif ou surréaliste, et plein d'images romantiques, comme il sied à un jeune d'une vingtaine d'années. On y trouvait aussi des vers un peu douloureux ou macabres, lointains échos peut-être de la mort précoce de mon père. Ainsi :

*Tout un monde intérieur explose  
Sous les néons aux jeux mouvants  
Le démon caché sous la rose  
La fleur bleue dans le cœur saignant  
L'univers se métamorphose (Un cadre à notre amour, p 23)*

*Un mur te sépare de l'obsession musicale,  
Un mur atténue les pulsations du cœur aimé  
Un mur donne au sadisme de sa voix  
L'effet feutré des couches d'air kilométriques (Complainte en forme de mélodie, p 15)*

Le premier recueil n'eut pas beaucoup d'impact. Le second, en revanche, publié par le regretté Michel François Lavour à ses éditions de l'Olivier, reçut quelques critiques positives, surtout de mon entourage immédiat, mais qui m'encouragèrent à continuer. Comme le dit la formule

consacrée : « Ecrire des poèmes à vingt ans, c'est avoir vingt ans ; écrire au-delà, c'est être poète. »

**18) H. B. :** Douze recueils publiés : *Le Cycle de Mélusine*. Ici sois libre de présenter ce cycle à ta manière... et surtout d'une façon à attirer l'attention d'éventuel(e)s / lecteurs / lectrices ?

**G. F. :** Soucieux d'inscrire mes efforts dans une certaine continuité, j'instituai, avec le recueil suivant, *Mélusine ou ta saveur la lutte*, lui aussi publié à l'Olivier, l'idée d'un cycle centré autour de la femme aimée, que j'appelai « Mélusine », à la fois pour l'harmonie du terme et pour le mystère un peu ténébreux qui entourait l'héroïne. Avec les recueils successifs (et avec les années), je passai aussi (heureusement) progressivement du compte d'auteur à des formules moins onéreuses, comme la souscription, voire à la prise en charge complète du recueil par un éditeur, parfois lors d'un prix, ou par une revue qui, en marge de ses numéros réguliers, publie gracieusement de petits ouvrages pour ses abonnés. Ce fut le cas, par exemple, avec l'Association Française de Haïku. Je mentionne cela, parce qu'il faut faire savoir aux jeunes poètes que, si l'on persiste dans ce domaine, on peut, petit à petit, faire son trou et publier sans trop de frais, même si, bien sûr, il ne faut pas espérer amasser une fortune avec la poésie !

Les ouvrages du cycle sont, par essence, variés. *La saison avec Miralna* (dont l'action est centrée autour des événements de Mai 1968 à Strasbourg), est écrit sous une forme dialoguée comme au théâtre. *Un deux trois, nous n'ions au bois* est bilingue français-anglais (et illustré par ma femme). Beaucoup de recueils utilisent le haïkou (haïku) ou le haïboun, quand ce n'est pas le monostiche – poème en un seul vers -- cher à Emmanuel Lochac<sup>8</sup>. Je ne cite aucun texte ici : on les retrouvera dans la sélection de poèmes qui suit. On trouve des poèmes « fantaisistes », voire clairement humoristiques, qui, même s'ils conservent parfois des rimes et des formes traditionnelles, sortent clairement des sentiers battus. Et c'est sans doute cela l'enjeu de la poésie d'aujourd'hui : comment, tout en conservant une certaine harmonie du vers, quitter les chemins déjà trop balisés par nos aînés. D'où l'intérêt, notamment du recours aux formes nouvelles, venues d'Asie.

Ces ouvrages m'ont valu, autour du monde, des distinctions et des prix. Les deux qui m'ont le plus marqué ont été le Prix Robert-Hugues Boulín, attribué en 2015 par les Editions Thierry Sajat, et qui a consisté dans la publication, par les Editions Sajat, d'une sélection de mes poèmes, *Sur les sentiers du songe (poèmes pour mettre la vie en musique)*, et, d'autre part, le Prix Ginyu Haiku 2016, attribué pour ce même recueil après sa publication, par les prestigieuses éditions Ginyu, de Tokyo, animées par la grand poète du haïku, Ban'ya Natsuishi.

**19) H. B. :** Justement, tu as dit que tu privilégiais souvent en poésie la forme japonaise du haïku (ou haïkou), le renga, le haïbun (ou haïboun) ou le pantoun malais. Explique-moi pourquoi ces choix ? Quels en sont les avantages ? Les inconvénients ? Leurs réceptivités ?

**G. F. :** En poésie je suis très sensible à la forme, qui, à mon avis, donne une certaine harmonie ou une certaine musique au poème. « De la musique avant tout chose », confiait Verlaine. D'un autre côté, les formes classiques, comme l'alexandrin, ont un peu épuisé ce qu'elles pouvaient donner. D'où le recours à d'autres formes, comme les formes d'origine asiatique. C'est d'ailleurs

---

<sup>8</sup> J. Arnold (sous la direction de), *Emmanuel Lochac, ses visages et leurs énigmes*, La Jointée éditeur, Paris, 1994.

peut-être une des raisons qui expliquent le succès déjà grand du haïkou (ou haïku) en Europe. Sous sa forme classique (il existe aussi des haïkous libres), le haïkou comporte trois moments ou versets de cinq, sept et cinq pieds respectivement, qui répondent aussi au souhait verlainien de « préférer l'impair »<sup>9</sup>. Ainsi :

*Lilas citadelle  
de bucolique candeur  
te voilà drapé*

Comme le français est une langue peu rythmée, il est possible, en langue française, d'ajouter aux haïkous des allitérations ou des rimes aux trois versets. Ainsi :

*En quatre saisons  
les chatons se font châtaignes  
pauvre floraison !*

*Pourquoi d'être saule  
Pleurerai-je ? Le chat miaule  
aux rides de l'eau*

Parmi les autres formes que j'ai utilisées figure le (la) renga (ou renk(o)u) qui est une forme ancienne, ancêtre du haïkou où existe une alternance entre des strophes paires de cinq, sept et cinq pieds (ce qui deviendra le rythme du haïkou) et des distiques impairs de sept et sept pieds. L'alternance peut être conçue comme un dialogue entre plusieurs poètes différents, mais ça n'est pas une obligation. Le tanka, sorte de section de deux strophes de renga, comprend cinq versets de cinq, sept, cinq, sept et sept pieds. En voici un exemple humoristique :

*Monarque absolu  
Louis Quatorze a mal aux fesses :  
curieux roi soleil  
qui doit se gratter là où  
le dos ressemble à la lune !*

Quant au haïboun, c'est une forme qui combine des passages en prose et des moments clés constitués par des haïkous<sup>10</sup>.

Le pantoun malais est une toute autre chose. Il ne faut pas le confondre avec le pantoum français, à la métrique très particulière, et qui n'a qu'un lointain rapport avec son ancêtre asiatique<sup>11</sup>. « Pantoun » en malais veut dire « vers ». Le terme réfère en général à des quatrains

---

<sup>9</sup> On trouvera de nombreux exemples de haïkous modernes en français dans *l'Anthologie du haïku en France*, écrite par Jean Antonini (Aléas Editions, France, 2003). Sous la direction du même auteur, on lira aussi avec intérêt l'ouvrage collectif : *Chou Hibou Haïku, Guide de haïku à l'école et ailleurs* (Alter Editions, France, 2011).

<sup>10</sup> Voir, par exemple, l'anthologie de haïbouns, Danièle Duteil (sous la direction de), *Chemins croisés*, Pippa éditions, Paris, 2014.

<sup>11</sup> Des pantouns malais peuvent aussi être présentés « en chaînes » pour constituer ainsi une forme poétique plus longue et c'est probablement cette forme en chaîne qui est à l'origine du « **pantoum** » français, suite de quatrains d'alexandrins enchaînés, avec reprises de certains vers. Une forme occidentale bien différente, on le voit, des

populaires anonymes, proches de nos proverbes, que l'on récite lors des fêtes ou des mariages. Les deux premiers vers sont l'expression d'un fait précis, les deux derniers l'expression d'une réflexion plus générale, philosophique ou morale. Parfois la logique permet le passage des premiers vers aux derniers, mais souvent ils sont aussi éloignés que la rêverie poétique le permet : ils entraînent ainsi, par leur proximité, un rapprochement puissant entre deux entités différentes, ce qui est le propre de la démarche poétique. Voici, traduits par moi-même, quelques-uns de ces pantouns traditionnels. Bien sûr, dans la traduction, je n'ai pas toujours pu rendre compte des rimes :

*Des chats courent... deux, trois, beaucoup,  
Mais où trouver un vrai chat tigré ?  
Des hommes j'en trouve... deux, trois, beaucoup,  
Mais où trouver un homme comme toi ?*

*S'il y a aux champs un étang,  
Alors nous pourrons nous baigner ;  
S'il y a pour nous longue vie,  
Alors pourrons nous retrouver.*

*Un et deux et trois et quatre,  
Cinq, six, sept et demi...  
Aussi haut que puisse sauter l'écureuil,  
Tôt ou tard il se retrouve par terre.*

*Des bananes d'or sont parties voguer,  
Reste sur la boîte une qui est mûre ;  
Une dette d'or on peut rembourser,  
Mais dette du cœur jusqu'à la mort dure.*

**20) H. B. :** Je sais que tu es aussi philosophe. Quelles sont les données (pour ne pas dire les ingrédients) philosophiques qui sont incluses dans tes poèmes ? Sinon comment vois-tu les rapports entre poésie et philosophie ?

**G. F. :** Ma philosophie dérive de mon activité scientifique. Je suis philosophe du vivant, disciple admiratif d'Aristote, mais aussi de Darwin, et j'ai écrit de nombreux livres sur l'origine de la complexité des êtres vivants et sur les droits des animaux. Ces thèmes ne baignent que très marginalement ma poésie, dans la mesure où l'expression poétique est un peu l'inverse ou l'opposé de l'expression philosophique. En philosophie, il faut viser au général, voire à l'universel. En poésie, au contraire, il faut viser à l'analytique, au pointu, au précis. C'est le détail

---

pantouns malais d'origine ! Si l'on veut en savoir davantage, Georges Voisset a consacré, parmi d'autres ouvrages, un remarquable petit livre à cette forme poétique (*Pantouns malais*, Les Perséides éditeur, France, 2009) et Jérôme Bouchaud a créé, sur le net, un site littéraire très vivant, qui publie une revue online et superbement illustrée de pantouns contemporains, écrits notamment par des auteurs francophones (<http://lettresdemalaisie.com/pantoun/>).

qui compte, l'enchaînement particulier des mots et des rythmes, qui suggère le vécu de l'instant dans toute son intensité existentielle.

Il reste toutefois un thème philosophique qui m'est cher et qui permet de regrouper science, philosophie et poésie. C'est le thème de la « complexité en mosaïque », sur lequel j'ai beaucoup écrit<sup>12</sup>. Je montre que la complexité résulte toujours de l'application répétée de deux grands principes : *juxtaposition* d'éléments du même ordre, puis *intégration* de ces éléments dans des structures plus complexes, dont les éléments deviennent alors des parties. Ces structures ressemblent donc à des mosaïques, puisque, de la même manière qu'une mosaïque laisse des propriétés originales (de couleur, de forme, de brillance...) à ses tesselles, les « mosaïques de la complexité » laissent une autonomie de fonctionnement à leurs parties. Ce modèle a pu être appliqué aussi bien aux êtres vivants qu'à la construction du langage<sup>13</sup> et aux productions littéraires<sup>14</sup>. J'avais même montré, cher Hédi, que le narratoème de Hédi Bouraoui constituait une sorte de couronnement de l'écriture en mosaïque !

**21) H. B. :** Tu sais à quel point j'ai aimé tes haïbouns dans ton recueil : *Naître deux fois, haïbouns entre humour et fantaisie*, Éditions Unicité, Saint-Chéron, France 2016. (Voir à ce propos, dans ce dossier, le narratoème que je leur ai consacré). Je pense que « l'humour et la fantaisie » caractérisent tous tes écrits poétiques. Et même en personne, tu as toujours une anecdote, une historiette, un mot pour rire et/ou sourire. Je te laisse libre de me parler de cette dimension chez toi et dans ton œuvre poétique.

**G. F. :** Sans humour la vie serait invivable ! C'est sans doute de mon père que je tiens mon goût très développé pour l'humour. Durant les longs moments que j'ai passés avec lui, quand j'avais cinq ou six ans, il m'initia à la bonne blague, au trait caustique, et au calembour. Lorsque l'on a accroché à ce mode d'esprit, il ne vous quitte plus. Le contact de ma mère ne fit d'ailleurs que prolonger cet état d'esprit, car elle-même, voltairienne et volontiers sarcastique, ne rechignait pas à traiter la vie avec humour, même si elle chérissait moins que mon père le jeu de mots et le calembour. Puis-je ajouter, qu'indépendamment de l'humour, le goût précoce pour le jeu des mots a dû aussi avoir une influence importante dans mon inclination vers la poésie ?

A ce propos je voudrais conter une anecdote. Lors d'une soirée littéraire en province, l'animateur posa la question : « Et savez-vous quel métier rassemble la truite et la sole ? » Immédiatement, je répondis : « Meunier », puisque la truite comme la sole peuvent être « meunières ». Je n'oublierai jamais le visage décomposé de l'animateur, à qui je venais de couper tous ses effets. Je pense que la réponse attendue du public devait être « Pêcheur » et permettait ensuite à l'animateur de faire le jeu de mots avec « Meunier ». L'animateur m'avoua ensuite que c'était bien la première fois que quelqu'un donnait la réponse correcte à sa question. Comme quoi la pratique permanente du jeu de mots mène parfois à des succès inattendus !

---

<sup>12</sup> G. Chapouthier, *L'homme, ce singe en mosaïque*, Editions Odile Jacob, Paris, 2001. ; J. Audouze, G. Chapouthier, D. Laming, PY Oudeyer, *Mondes Mosaïques (Astres, villes, vivant et robots)*, CNRS Editions, Paris, 2015.

<sup>13</sup> En collaboration avec la linguiste Stéphane Robert : S. Robert, G. Chapouthier, *La mosaïque du langage*, dans (Béatrice Fracchiolla, éditeur) *Les origines du langage et des langues*, Editions de l'Harmattan, Paris, 2013, *Volume 1*, pp 197-209

<sup>14</sup> G. Chapouthier, *Des parcours littéraires en mosaïques*, *Revue indépendante*, 2013, N° 338, pp 18-21

**22) H. B. :** Tu as eu plus d'une douzaine de Prix et de Distinctions pour ton œuvre poétique. Quelles en sont, pour toi, les satisfactions et leurs distinctions ?

**G. F. :** Les prix et les distinctions, en poésie comme ailleurs, sont des témoignages d'un certain succès ou d'une certaine notoriété, souvent liés à l'âge. Ils font plaisir, bien sûr, mais ne doivent pas être perçus comme trop importants. Outre les récompenses obtenues en France ou en Italie, j'ai eu un certain nombre de prix en Asie, qui résultent de mes collaborations répétées avec les associations poétiques de ces pays. Disons qu'ils témoignent au moins d'une certaine maturité dans mon écriture, si ce n'est d'un âge certain !

**23) H. B. :** Pour finir, y-a-t-il une question que tu aurais voulu que je te pose ?

**G. F. :** En conclusion, peut-être est-il opportun de rendre ici hommage à mes maîtres, à tous ceux qui ont amené le poète à ce qu'il est devenu. J'ai déjà mentionné mes lectures de la petite enfance : Maurice Maeterlinck, Paul Fort, et celles de mon adolescence, avec une prédilection certaine pour Hugo et pour les poètes symbolistes. J'ai insisté sur le rôle essentiel de certains professeurs, sur les rencontres fortuites, comme celle de Georges Schéhadé à Beyrouth. Je voudrais en venir à mes influences plus directes : Jacques Arnold, tout d'abord, que je considère comme mon maître principal, rencontré à une des réceptions de l'ACILECE à Asnières, et qui a suivi et encouragé tout le début de ma carrière poétique. Je ne voudrais pas oublier Pierre Menanteau, qui me prodigua tant de précieux conseils au téléphone, avant de mourir presque centenaire, ni Jean Cussat-Blanc, d'Agen, qui accepta mes premiers vers dans sa revue *Résurrection*. Je dois enfin mentionner mes maîtres japonais « ès-haïkou »: Matsuo Bashô, bien sûr, mais aussi l'écrivain contemporain Ban'ya Natsuishi, qui a su ouvrir le haïkou à tous les possibles et me pardonnera, j'espère, d'avoir pris la liberté, un peu provocatrice, de franciser ici, contrairement aux habitudes, l'orthographe du ... haïku.

# Georges Friedenkraft

## CV enrichi d'anecdotes

- Né le 27 Mars 1945 à Libourne (Gironde) d'un père bordelais, archéologue et professeur de grec ancien à la Sorbonne, et d'une mère charentaise, professeur de lettres classiques dans l'enseignement secondaire.
- A la mort de sa grand-mère paternelle, alors qu'il venait d'apprendre à lire, on lui donne des petits livres ayant appartenu à son aïeule, - Paul Fort, Maurice Maeterlinck...- , qui deviennent quelques-uns de ses premiers livres de lecture.
- A la même époque, son père compose pour lui un poème, sur le thème de son nounours, de trois strophes au trois métriques possibles : *abba*, *abab* et *aabb*, ce qui marque considérablement le garçonnet de cinq ans.
- Au Lycée Montaigne à Paris, il devient l'ami du futur metteur en scènes Patrice Chéreau et fréquente avec lui les théâtres parisiens et les cinémas du Quartier Latin. Les deux lycéens, demi-pensionnaires, se donnent la réplique, sur les textes Molière ou de Corneille, lors des récréations de mi-journée.
- En classe de Quatrième, il réside un an au Liban chez un ami de son père, l'archéologue Henri Seyrig, père de l'actrice Delphine Seyrig, et y rencontre le poète Georges Schehadé.
- Il est très influencé par l'enseignement de son professeur de Seconde au Lycée Louis-le-Grand, qui lui fait découvrir la littérature grecque classique, mais aussi le symbolisme et le surréalisme.
- Baccalauréat 1961-62
- Elève de l'Ecole Normale Supérieure de la Rue d'Ulm en 1964 (Groupe C – Sciences biologiques)
- Commence à écrire en 1967 à Strasbourg et y adopte son pseudonyme alsacien "Friedenkraft" : "la force de la paix"
- Nommé en 1968 au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique) et spécialisé en neuropharmacologie.
- Marié en 1972 à la journaliste malaisienne Wan Hua Goh. Père de quatre enfants. Avec sa femme, il écrira de nombreux articles sur la culture française dans la presse d'Asie du Sud-Est (Malaisie, Singapour...)
- Doctorat ès-Sciences en Biologie (Strasbourg, 1973).
- Fonde en 1983, avec [Jacques Arnold](#), [Jean-Pierre Desthuilliers](#), Daniel Sauvalle, [Michel Martin de Villemer](#) et quelques autres poètes, l'association « La Jointée », qui publie notamment la revue littéraire [Jointure](#), dont il restera l'un des principaux animateurs. Le numéro 100 a été publié en 2016.
- Doctorat ès-Lettres en Philosophie (Lyon, 1986).
- A publié de nombreux articles et poèmes dans la presse française et internationale.

- A notamment beaucoup œuvré pour le rapprochement en poésie de l'Europe et de l'Extrême-Orient. Nombre de ses poèmes adoptent des formes d'origine japonaise comme le [haïku](#) (ou haïkou), le [renga](#), le [haïbun](#) (ou haïboun), le [tanka](#) ou le pantoun malais.
- Participe en Octobre 2013 à Ipoh en Malaisie à l'organisation du 33<sup>e</sup> Congrès Mondial des Poètes, organisé sous la présidence de sa femme, sous l'égide de l'Académie Mondiale des Arts et de la Culture (WAAC) et avec l'aide l'Institut Darul Ridzuan (Perak, Malaisie). Sous son nom civil (Chapouthier), Friedenkraft a notamment dirigé, en collaboration avec le poète malaisien Malim Ghazali PK, l'anthologie du Congrès, qui a publié, en langue anglaise, près de 200 poètes du monde entier.

## Principaux ouvrages :

- Un cadre à notre amour, Editions P.J.Oswald, 1967
- Complainte en forme de mélodie, Editions de l'Olivier, 1969

### Le cycle de Mélusine :

- 1 - Mélusine ou ta saveur et ma lutte, Editions de l'Olivier, 1971
- 2 - La saison avec Miralna, poème en quatre actes, illustrations de Denise Majorosi, Editions Poésie Vivante, Genève, 1972
- 3 - Un, deux, trois, nous n'irons au bois, poème bilingue français-anglais, illustrations de Wan Hua Goh-Chapouthier, Editions Poésie Vivante, Genève, 1977
- 4 - Pour toi l'inconnue, pour toi l'étrangère, Editions du Charbon Blanc, Paris, 1988
- 5 - La loi du lérot, Editions du Charbon Blanc, Paris, 1988
- 6 - Poèmes fantaisistes, "Petits cahiers poétiques d'Europoésie", n° 6, Editeur Europoésie - Editions en Marge, Meulan (France) - Trois-Rivières-Ouest (Québec), 1996
- 7 - Cinq chants pour désarmer le doute, Revue indépendante, 1997, N° 256, 21-28 (I-VIII)
- 8 - Prélude à la vie (haïkous) - Prelude to life (haikus), Texte bilingue français-anglais, adaptation anglaise de Brian Fergusson, Editions Peccadilles, Paris, 1997
- 9 - Monostiches pour l'Asie en rêve - Monostiches on an Asian dream world, Texte bilingue français-anglais, adaptation anglaise de Brian Fergusson, Editions Peccadilles, Paris, 1999
- 10 - Images d'Asie et de femmes, Editions La jointée, Paris, 2001, Prix Blaise Cendrars 2002 de la Société des Poètes Français

11 – Esquisse d'une femme de sève, Association Française de Haïku éditeur, Seichamps (France), 2004

12 - Sur les sentiers du songe (poèmes pour mettre le vie en musique), Prix Robert-Hugues Boulin, Editions Sajat, 2015, puis Prix Ginyu Haiku 2016, Tokyo

## **Haïbouns**

Naître deux fois, haïbouns entre humour et fantaisie, Editions Unicité, Saint-Chéron, France, 2016

*En outre, sous son nom civil, Georges Chapouthier, l'auteur a publié près d'une vingtaine de livres scientifiques ou philosophiques sur le cerveau et sur les animaux.*

## **Distinctions**

“Poet Laureate”, World Academy of Arts and Culture, Taipei, R.O.C., 1981

“International Eminent Poet”, International Poet Academy, Madras, Inde, 1987

“Riconoscimento Internazionale” (Poesia, Giornalismo e Scienza), Padus Amoenus, Sissa, Italie, 26 Mai 2002 pour “Métissage”

Prix Blaise Cendrars 2002 de la Société des Poètes Français pour "Images d'Asie et de Femmes"

“Menzione Speciale” pour "Images d'Asie et de Femmes", 27° Premio Internazionale di Poesia edita in voluma “Sicilia 2003”, Palerme

“Premio Speciale Estero alla Carriera” (Letteratura, Scienza e Giornalismo), Padus Amoenus, Sissa, Italie, 29 Mai 2004

“First Prize Winner (Abroad)”, Chetana Literary Group (Inde), Tricennial Year Prize (2006)

Lauréat 2010 du concours de haïbuns du Festival de la Micronouvelle et du Haïbun, organisé par les Editions L'Iroli à Plouy (Picardie), avec « Rencontre à Taïwan »

Premier Prix de Poésie libre avec « Idylle d'outre continent », Florilège de la Saint-Valentin, Editions Thierry Sajat, Bourges, 2011, pp 67 -68

Prix Robert-Hugues Boulin, Editions Sajat, 2015, pour l'ensemble de son œuvre. Le prix consistait dans la publication du livre Sur les sentiers du songe (poèmes pour mettre la vie en musique),

Prix Ginyu Haiku 2016, Tokyo, pour Sur les sentiers du songe (poèmes pour mettre la vie en musique)

## Photos de Georges Friedenkraft



Georges Chapouthier prononçant une conférence sur les animaux à l'Institut Français de Prague en Mars 2013. A gauche la traductrice d'un de ses livres en tchèque, Olga Smolova.



Friedenkraft avec les poètes Danièle Duteil (à gauche de la photo) et Meriem Fresson, à une rencontre franco-britannique de haïku à Folkestone en Mai 2013.



Friedenkraft avec sa famille en 2016.



Friedenkraft, à droite, avec sa femme et le Dr Zambray AK, Chief Minister de l'Etat du Perak en Malaisie, au Congrès Mondial des Poètes à Prague en 2016.



A la manifestation pour saluer le numéro 100 de la Revue *Jointure* en 2017 à la librairie Pippa. De gauche à droite, Claude Couvé, Brigitte Peltier, directrice de la librairie, Friedenkraft, Christine Guilloux.

# Georges Friedenkraft

## Sélection de poèmes

---

### Matin

Matin c'est la rosée perlant à nos chevilles  
A nos mollets l'herbe haute  
Matin c'est les clochettes du muguet clandestin  
Qu'égrènent les secondes ponctuées d'étoiles

Matin c'est la promenade avec la fille du blé  
Aux jacinthes sauvages  
C'est le sourire du bois

### Matin

Je sens le sel qui s'évapore  
Des labeurs soirs à soirs germés

*(Mélusine ou ta saveur et ma lutte, Editions de l'Olivier, 1971)*

## Invitation

*Pour Wan Hua*

Le serpolet et le lin  
plantes de ciels nordiques  
caresseront ta cheville  
et à l'aube perlera  
sur ton pied cambré nerveux  
la rosée des nuits de glaces

Nous irons à perdre souffle  
parmi les genêts les pins  
goûter l'air pur de la lande.  
en hommage à ta beauté  
l'écureuil brisera sur  
un rocher couvert de mousse  
une ronde de noisettes

Le pic sonnera trois coups  
de bec sur les troncs noueux  
les libellules feront  
un ballet de fleurs ailées

Pour toi  
le renard et la tortue  
repeupleront nos forêts  
la biche aux gestes timides  
rougira sur ton passage

Dans sa loge taciturne  
le vieux hibou sourira :  
la campagne toute entière

Je mettrai dans tes sabots

*(Résurrection, 1977, N° 1)*

## Etreinte

La nuit serpentine  
tapie dans les douves  
sur l'horizon des arbousiers

La lucarne est moite  
fondent nos racines  
le soleil plombe les moissons

Ta salive est mauve  
la nuit volcanique  
brise la houle des draps blancs

Roulés en cloporte  
moi et toi ma mousse  
dans l'haleine des palmeraies

Treize heures bourdonnent  
au clocher des mouches  
la nuit secoue ses grands jupons

Jonchées de jachères  
comblées de congères  
tes jambes sont ruissellement

La nuit serpentine  
tapie dans les douves  
sur l'horizon des arbousiers

*(Images d'Asie et de femmes, La Jointée Editeur, Paris, 2001, p 47)*

## Au pied de la grande muraille

Elles serpentaient charmeresses  
soeurs sur les collines pelées  
l'une géante forteresse  
l'autre chevelure esseulée

Soeurs elles alignaient leurs fleuves  
tordant leurs méandres nerveux  
de ruines, de tourelles neuves  
de boucles noires, de cheveux

Timide je n'osais te dire  
moi qui suis un fils du couchant  
les mots qui font vibrer les lyres  
et qu'on distille en se cachant

Je n'osai rompre le silence  
qui de soleil nous inondait  
pour te conter une romance  
comme mon coeur le demandait

Tu te serais, vierge de jade  
effarouchée de mes accords  
j'aurais perdu ma sérénade  
et mon mirage serait mort

Aussi tapi dans l'herbe tendre  
auprès du mur inexpugnable  
je t'admirais sans rien attendre  
que ton départ inévitable

Quand tu passas à mon passage  
oh vierge que le temps héla  
ton pas caressa mon visage  
et ton sourire me frôla

Oserai-je avouer ma liesse  
qu'auprès du mur cyclopéen  
j'ai vibré pour l'eau de tes tresses  
moi un rêveur européen ?

*(Revue de l'Acilece, 1973, N° 51, p 9)*

## Conseils à un savant

Dans son vol tordu  
cherchant la lisière  
grillée des bruyères  
un bourdon fourbu...

Fleuve en eau absente  
comme un rouge ru  
sur le sol ardu  
les nuées ardentes

bouchaient la tanière  
où dormaient les plantes  
casserole hurlante  
d'un coléoptère

La soupe écumante  
au flanc du cratère  
moussait comme bière  
et poussait brûlante

le limon fendu  
comme un cimetière  
entre les ornières  
et les pas perdus...

Brillant scientifique  
Savant solitaire  
ne cherche l'affaire  
dans ta dialectique !

Si la lave austère  
avait répandu  
fromage fondu  
sur notre jachère

ce n'est pas la science  
qui fera la fière  
dans les poudrières  
d'un volcan qui danse !

La seule civière  
où tout se résout  
qui transporte tout  
vers d'autres frontières

La voie d'inconnu  
en qui tout s'éclaire  
c'est l'imaginaire  
c'est le rêve dru

Perce ce mystère  
proclame ce fait :  
le volcan c'était...  
Vulcain en colère !

(« *Sur les sentiers du songe* », Editions Thierry Sajat, Paris, 2015)

## Artifice de la floraison

Renoncules !  
assez timides pour être adolescentes  
fleurs en foules  
dans les jupons humides de la saison prochaine  
dans le berceau des bourgeons endormis  
foules en fleurs : femmes  
prêtes à effacer le cartable des jours  
à fredonner la guérison du gel  
    (elle a posé sur la table de nuit  
    les scarabées du quotidien  
    elle a allongé un pas d'ambre  
    vers les neiges sucrées  
    qui fondent sous le poids du prince  
    en haillons

pour nous elle a dénudé la primevère  
elle a gémi entre les hivers démodés  
giboulées de haricots  
fèves de février

renoncules !)

(*Résurrection*, 1979, N° 9, p 9)

## Argument du feu

L'arythmie des étés  
(pense ! pense !)

Le gratin d'outre miel  
(danse ! danse !)

Une dame de plomb  
(pense ! pense !)

Un cordon qu'on déchire  
(danse ! danse !)

Une obscure fontaine  
un accent  
enneigé  
(pense ! pense !)

Les rondes scarlatines  
(danse ! danse !)  
une immuable loi

Une extase d'octobre  
(pense ! pense !)  
les fils de l'hortensia  
(danse ! danse !)

Subtile une pervenche  
(pense ! pense !)  
c'est le meurtre ce soir  
(danse ! danse !)

*(Esquisse, 1983, N° 6-7, p 37)*

## Pause

Ils hissèrent  
sur la montagne de velours lactée  
où la pulsation de l'aube  
prend sa source  
des grains blonds pour parfumer ta jambe

Ils percèrent  
sous la caresse capricieuse de la lave  
qui inondait ce soir-là ta couche  
un mur de miel et de safran

Ils moururent  
sur le sentier où la sueur se fait chêne  
noyés par les torrents acides  
de ta salive  
et broyés par l'écume victorieuse  
de ta hanche drapée d'eau bleue

Ils naquirent à nouveau ma  
belle  
c'est trop ! les draps se font carcans la crypte  
est un cheval d'argile  
dont le crinière se mêle au vin fou  
la fluidité même de ton rire  
se mue sans cesse en tocsin  
et des larmes de corail  
emplissent goutte à goutte  
la paume de ta main glacée

Aux fenêtres de ton délire  
il n'est plus d'écorce lustrée  
les nuages ont labouré la mélodie  
de tes reins nus  
et entre tes seins pointus...

Ils germèrent

(« *Sur les sentiers du songe* », Editions Thierry Sajat, Paris, 2015)

## Fleur d'ascèse

Qu'importe que tu sois chaude ou froide,  
brune ou blonde, frontière barbelée,  
qu'importe  
toi qui veilles au confluent de deux mondes  
toi qui dors sous les fougères où se tapit  
aux aguets la couleuvre  
entre le trèfle lisse et l'aspérité des bruyères,  
qu'importe que tu sois belle ou laide, marge  
des clairs obscurs ou des nuits blanches,  
qu'importe  
si tu sais mêler dans ta couche, lisière indécise,  
l'auge et la tasse, l'onde et la vase,  
le chien le loup, granit et lave,  
qu'importe  
si en toi, douanière des contrastes,  
émerge enfin cette enfant de la fange et de l'ombre,  
cette danseuse nue au milieu des ruines  
qui resplendit en découvrant les nuages,  
fleur de la rédemption : lotus !

(*Envol*, Ontario Canada), 1997, N° 5(4), p 55)

## Haïkous en calembours

*Pour faire hurler les puristes*

Chopin sous la mer  
l'artiste effleurait les touches  
d'un piano aqueux

De mon coeur de braise  
je t'aimerai jusqu'aux cendres :  
j'en fais le sarment !

Le marchand est mort  
d'avoir trop mal négocié  
le dernier virage

Les airs d'opéra  
le bourreau à la retraite  
les exécutait

Ce meunier français  
est un roi en Angleterre  
le meunier Tudor

Le cambrioleur  
qui aimait trop la musique  
finit au violon

Non sur les cheveux  
mais sur les chapeaux de roux  
son regard s'enflamme

Ayant fui Staline  
l'émigré vécut longtemps  
grâce à ses statines

A l'exposition  
des tableaux de Picasso  
trop de pique-assiettes !

Nées dans l'hexagone  
l'Aziza ou la Zazie  
égales en droits ?

C'est un puissant fond  
notre grand fond monétaire  
c'est un puits sans fond

(« *Sur les sentiers du songe* », Editions Thierry Sajat, Paris, 2015)

## Belle vampire

J'ai besoin de sang  
(et je m'en excuse)  
je suis ainsi faite

Mais que seraient sans  
ce sang mes pommettes  
ma taille fine et  
mes jambes de fée ?  
que seraient mon charme  
et ma silhouette ?

Je serai discrète  
j'attendrai, bel homme,  
ton sommeil de plomb  
à l'heure où le rêve  
fou te désarçonne  
vers Eros pervers  
pour éteindre ma  
soif –pardonne-moi  
je suis ainsi faite

Je sais, beau bipède  
que je te ferai  
souffrir de ma bouche  
(et j'en suis confuse)  
mais sous les reflets  
d'argent de la lune  
je te saignerai  
je suis ainsi faite  
homme succulent !  
mon superbe athlète !  
moi fille de l'air  
moi belle diptère

Moustique je suis  
et l'amour en tête !

*(Poèmes fantaisistes, "Petits cahiers poétiques d'Europoésie", n° 6, Editeur Europoésie - Editions en Marge, Meulan (France) - Trois-Rivières-Ouest (Québec), 1996)*

## Métamorphoses

Si microscopique  
l'amour entre deux cellules  
un bébé au bout

Lilas citadelle  
de bucolique candeur  
te voilà drapé

En quatre saisons  
les chatons se font châtaignes  
pauvre floraison !

Ta barbe est touffue  
l'âge a blanchi tes cheveux  
tu ne sais plus plaire

Du bustier rigide  
la nudité fuit sa gangue  
telle chrysalide

Tu allais volage  
j'avais l'humeur vagabonde  
nous voilà plantés !

Ton regard m'a plu  
ton rire fond dans ma bouche  
entre miel et mot

*« Sur les sentiers du songe », Editions Thierry Sajat, Paris, 2015)*

## Lettre à un poète

Poète mon frère  
hume les fleurs de la sente  
hurle avec les loups

Ne te gorge pas  
du jus des baies de bourdaine  
mais du suc des mûres

Loin sur la jetée  
quand le vent roule en bourrasques  
drape toi d'embruns

La femme lascive  
mors dans le creux de sa croupe  
lèche son sein nu

Mon frère poète  
sache partager ta natte  
aux cris des mainates

Sache t'incliner  
devant les ruses du vent  
jamais sous le joug

(*Transports poétiques*, online N° 20, <http://www.babelmed.net/> 2007)

## Renkou pour La Rochelle

*Pour Amandine*

Le ruisseau damier  
ombre et soleil sur le parc  
l'envol de la pie

Pâlit à l'hôtel de ville  
tout maire de la région (1)

Arcades de pierres (2)  
les rues ont un port princier  
quand tu te déhanches

Sang pour Richelieu le rouge  
tant de bouchers dans tes robes (3)

Les trois tours surplombent  
un bras de mer pacifié  
l'histoire est cruelle (3)

Dans les prés les marguerites  
sur le port les bateaux germent

Pour quatre sergents  
décapités pour l'exemple  
le vent qui gémit (4)

Entre les galets polis  
des mollusques cimetièrre

Prisonniers de cuves  
requins, raies, mulets, murènes  
et ma sœur le pieuvre (5)

Face à la mer je respire  
l'air chargé de souvenirs

- (1) *L'un des plus hôtels de ville de France*  
(2) *Les arcades caractéristiques des rues de la vieille ville*  
(3) *Allusions au siège très dur de la ville par Richelieu*  
(4) *Les célèbres « quatre sergents de La Rochelle »*  
(5) *A l'aquarium de la ville*

(*Le Cerf-volant*, 2003, N° 191, p 23)

## Monostiches sur l'Asie du Sud-Est

Dans la rizière fraîche et à l'ombre des buffles \*

Caresse le soleil ton teint de chocolat \*

La nuit, si l'eau est tiède, allons nous y étreindre \*

Ta hanche se dénude aux gifles des moussons \*

La plage autour de l'île et, plus loin, l'océan \*

Pieds nus sur le sentier, là où le volcan fume \*

Nul oiseau ne se risque au temple du cobra \*

L'araignée de la mort s'est faite sarbacane \*

J'aurais donné ma vie pour une Balinaise \*

Les plages de Java suintent du lait des palmes \*

Pauvre si c'est la faim, riche si c'est l'aurore

*(Résurrection, 1978, N° 7, p 49)*

## Monostiches sur les filles de Chine

Ruissent de parfum les cheveux des chinoises  
\*  
Journées qui, pulsations, feront verdier le jade  
\*  
Au milieu des sampans, suave m'est la Chine  
\*  
Les Mongols ont gelé les grelots de la steppe  
\*  
C'est le jour à Pékin, quand l'Occident s'endort  
\*  
Mille splendeurs ailées caressent ta peau brune  
\*  
Si longs sont tes cheveux qu'ils te drapent d'été  
\*  
N'en déplaise à Mao, les cheveux longs, c'est chouette !  
\*  
Les filles de Foukien naissent gonflées de nuit  
\*  
D'un soupir d'un regard d'une courbe des reins  
\*  
Un grain de riz, deux grains, trois grains, l'éternité  
\*  
Te souvient-il du lac où se miraient sept lunes ?

*(Images d'Asie et de femmes, La Jointée Editeur, Paris, 2001, p 26)*

## Pantouns

*Les pantouns malais (qui ont donné naissance aux « pantoums » français) sont, à l'origine, des quatrains populaires où les deux premiers vers sont l'exposé d'un moment existentiel et les deux derniers l'expression d'une vérité morale ou philosophique.*

## Idylle – Pantouns enchaînés

Les sous-bois sont pleins, car il a bien plu  
de belles russules et de frais lactaires.  
Ta bouche est emplie, tant j'y ai bien bu  
d'un parfum sucré d'amours éphémères.

Au bord du jardin soudain apparaissent  
des coquelicots et des séneçons.  
Je suis l'écolier, tu es ma maîtresse :  
comme j'apprécie soudain tes leçons !

La fleur de la sauge est d'un fond bleuté  
Celle de pensée est violette et blanche.  
Mon cœur à te voir est tout chahuté  
Quand je me délasse et tu te déhanches

Le plantain, la vioerne et la chicorée  
le long des chemins sont plantes communes.  
Ton sein dévoilé sait se colorer  
du brun satiné des rayons de lune.

L'odeur des tilleuls et des gymnospermes.  
Bercent de douceur le sommeil des loirs.  
Nous ferons vibrer nos deux épidermes  
Lorsque le hibou hulule le soir.

Pourquoi si fragile est le liseron,  
Fané de la pluie la moindre caresse ?  
Dans l'intimité nous échangerons  
Des mots enflammés comme des promesses

Le lapin paresse un petit moment  
entre les orties entre les osmondes.  
L'Europe et l'Asie : par deux continents  
notre étroite unit les enfants du monde.

*(Pantouns sayang online, 2016, N° 17, p 58)*

## Pantouns liés sur les nuits parisiennes

Les nuits de Paris sonores dessinent  
le pas saccadé des passants tardifs.  
Ironiquement ta lèvre assassine  
souligne en carmin ton baiser furtif.

Entre la Cité et la Madeleine  
les immeubles sont d'un charme haussmannien (1).  
Bras dessus dessous et à perdre haleine  
nous flirterons jusqu' au petit matin

Ce monument blanc, c'était Notre Dame,  
ce sceptre pointu, c'est la tour Eiffel.  
Si le Vert-Galant (2) met du vague à l'âme  
notre étreinte aura un parfum de miel.

A Paris la nuit les chats sont des princes,  
miaulant leur langueur aux coins des faubourgs.  
Evite bien que l'averse ne rince  
le rimmel flambeau des yeux de velours

Au Quartier latin parmi les boutiques,  
figé dans le bronze est assis Montaigne.  
Ta moue ne saurait servir de réplique  
aux propositions de mon cœur qui saigne.

Les marronniers blancs, les marronniers roses  
forment les décors des parcs et jardins.  
Que répondras-tu à mon vœu si j'ose  
te proposer plus qu'un parcours badin ?

Un souffle d'été berce la quiétude  
des guichets du Louvre et de l'Opéra.  
Les nuits de Paris restent le prélude  
à notre envolée folle entre tes draps.

(1) Haussmann fut, au XIX<sup>e</sup> siècle, le grand créateur de l'architecture parisienne d'aujourd'hui.

(2) Le square du Vert-Galant est situé au bout de l'île de la Cité, en plein centre de Paris.

## Ode à Gorbatchev et à la paix

Clairon avale tes notes  
Musicien ferme la bouche  
Il n'est de conflit qui vaille  
On oublie le bruit des bottes  
Plus un seul son de cartouche  
Plus un seul coup de mitraille  
D'étranges métamorphoses  
Ont fait tomber les murailles  
L'inverse de Jéricho  
A Sochi entre les roses  
Les murs se sont mués en mouches  
Envolées sans un écho

Ces murs qui seuls dessinaient  
Comme un château chimérique  
Les frontières d'occident  
La steppe où se promenaient  
Des troupeaux de tigres blancs  
Les fantaisies biologiques  
Au fond du lac Baïkal  
Et les rencontres fatales  
Des bombes d'Afghanistan

Avec en poids sur l'échine  
Les fanfarons du dégât  
Les sombres énerguènes  
En leur dogme sybarites  
Qui réduisaient en farine  
Les statues les plus anciennes  
Des vénérables bouddhas  
Recouverts de dynamite –  
Loin des vieux catéchumènes  
Loin des orgues de Staline  
Loin des leçons des mollahs  
L'empire dressait ses mythes  
Immuable phénomène  
Où le temps tisse ses draps

Sans un seul coup de fusil  
C'est unique dans l'histoire  
Sans fanfare ni grelot  
S'est habillée en princesse  
La majestueuse Russie

Dans sa robe de soie noire  
Le peuple a brisé sa laisse  
En simple méli-mélo  
Au cœur de la Sibérie  
Au creux du sommeil des loirs  
Entre sapins et bouleaux

La chrysalide s'applique  
A renaître papillon  
Adieu souvenirs tragiques  
Des tristes Napoléons  
La millénaire Russie  
Hisse un nouveau pavillon  
Et porte fraîche tunique  
La fillette aux yeux de nuit  
Tout cela en paix magique  
Sans le grincement d'un bruit  
Sans le sanglot d'un violon  
En transition harmonique  
Sans un seul coup de canon  
C'est je crois un fait unique

*(CMC-Revue-CMC-Review, 2015, 1(2), online)*

## Une vie à la hâte

A cinq ans en classe primaire  
j'avais un bonnet écarlate  
que m'avait tricoté ma mère  
mes bons copains ça les épate

A quinze ans mordu de nature  
je chassais sous les lits les blattes  
les fourmis dans les confitures  
sous les souches les millepattes

A vingt ans avec des maîtresses  
(certes les amours sont ingrates)  
j'effleurais d'intenses caresses  
sous les draps je me carapate

A cinquante ans il faut qu'on bosse  
on ne dilate plus sa rate  
quand l'estomac rompt son négoce  
j'avale du bicarbonate

A soixante ans finis les plâtres  
et salut les ostéopathes  
c'est un temps de soucis grisâtres  
la plainte de la prostate

A cent ans finie l'insouciance  
quand on ne dort pas sous la latte  
on rêve à ses années d'enfance  
et à son bonnet écarlate

(Inédit)

## Métamorphoses, une leçon de sagesse orientale (haïboun)

*Pour Dao Yi*

Non, je ne vais pas vous conter une histoire à la Kafka où un être humain se métamorphose en insecte. Non, c'est ici justement tout le contraire.

En espagnol, « Formose » veut dire « la magnifique ». Dans la vallée des papillons, près de Hualien, sur la côte est de Taïwan, on peut admirer des espèces superbes de lépidoptères, comme le papillon à queue d'hirondelle, dont les ailes postérieures ressemblent à celles d'un oiseau. C'est étonnant comment une promenade dans les montagnes taïwanaises peut entraîner vers des horizons métaphysiques inattendus.

*Matin d'outre jungle  
dans la lumière diaphane  
l'envol de la grue*

Le jeune garçon parcourait la campagne autour de Changhua, de l'autre côté, sur la côte ouest de Taïwan., là où, depuis des décennies, les pêcheurs cultivent les huitres. Il s'aventurait notamment dans les champs de coton où, silencieux parmi les plantes, il aimait particulièrement s'attarder à écouter le bruit insolite que font les fleurs de coton quand, d'un crac tout sec, elles éclatent, pour libérer leur somptueuse cargaison de blancheur. Une aventure qui déjà portait discrètement l'enfant à saisir en profondeur les bruits du monde.

*Ginkgos, épiphytes  
nous portons l'habit des plantes  
fils de canopée*

Avant de devenir cet insecte aérien et coloré que nous admirons, le papillon subit une vie simple et digestive, collé à sa plante nourricière, vêtu de la modeste enveloppe d'une chenille, certes parfois très belle, mais verrouillée sur son estomac. Il ne quitte jamais l'univers horizontal.

Le vent soufflait en bourrasques près du phare de Changhua. Assis devant des tasses de thés précieux et parfumés, les poètes en savouraient les arômes tout en écoutant, sur l'estrade, leurs collègues déclamer des poèmes en anglais, en chinois, en mongol, en espagnol... C'était l'une des sessions du congrès mondial des poètes, auquel je participais, et le vent s'y était invité. Ses baisers froids et humides s'accrochaient aux cheveux multicolores des participants. Bientôt la cape immense du crépuscule envelopperait le phare comme les poètes. Des vers du poète Yu Hsi me revinrent : « Le cœur divin de Bouddha se reflète dans les rayons de la lune. Les flots de l'océan et le vent jouent une symphonie. » (1)

La chenille n'est pas la seule à se métamorphoser en un être aérien. Le lotus aussi abandonne les eaux boueuses de l'étang pour s'épanouir en léchant goulument la lumière du soleil. Toute chrysalide est, pour nous tous, humains, l'antichambre de la verticalité.

*Concert de grenouilles  
les effluves des marais  
ont un goût de miel*

J'ai retrouvé le jeune rêveur qui parcourait les champs de coton. Je l'ai retrouvé à Hualien, de l'autre côté de l'île, où il est devenu moine bouddhiste. Il porte maintenant la robe safran des sages et a voué sa vie à Guanyin, la déesse de la compassion. Celle qui protège, d'un même élan, hommes, plantes et animaux.

*La pie ou la louve  
souffrent nos mêmes douleurs  
ont nos mêmes rêves*

Vous l'aurez compris : le message que je reçus, moi le fils du couchant, de ce contact avec l'Extrême-Orient, fut particulièrement bénéfique. Guidé par ces penseurs d'Asie, moi, chenille aveugle et attardée, je débutai une route qui devait être longue, si j'en crois le poète Yu Hsi, vers un état plus aérien ou plus vertical. Comme la fleur naît de la graine, l'homme émerge de sa chrysalide. Il naît chenille et s'envole ensuite vers les horizons de l'imaginaire, ceux qui portent plus loin que la raison, ceux qui transcendent le sens des mots comme le vécu des cinq sens. Toute étape accomplie vers les nuages est salutaire. C'est la leçon que j'ai retenue du bouddhisme taïwanais, de l'esprit de cette île magique, où se rencontrent deux océans et où se rejoignent poésie et spiritualité. Les doctrines monothéistes sont parfois récupérées par le diable, comme ce fut le cas lors des guerres de religion ou de l'inquisition. Le bouddhisme, lui, reste une source permanente de sagesse et de bonté.

Poètes, mes frères, sachons plonger, par la musique de mots, dans la transparence existentielle. Sachons trouver, dans l'instant qui ruisselle en nous, la légère pesanteur de l'être. De son sourire paisible, Guanyin, assise sur sa fleur, nous y encourage.

*Blanche de tendresse  
elle émerge dans l'eau glauque  
la fleur du lotus*

(1) Yu Hsi, vers extrait du poème « La route », dans *Poetic Encounter*, sous la direction d'Ernesto Kahan, La Jointée éditeur, Paris, 2010, p 245

*(L'écho de l'étroit chemin (online), Mars 2016, n°19, pp 17-19)*

## Métissage

*Pour mes enfants, eurasiens*

Ils m'ont dit que tes mains seraient  
moitié sapin moitié rizière  
aussi pâles que les bouleaux  
aussi dorées que les volcans

Ils m'ont dit que tes dents seraient  
moitié tigre moitié panthère  
blanches et serrées comme un roc  
dures et bleues comme un couteau

Ils m'ont dit que tes yeux seraient  
moitié iris moitié jachère  
les bourgeons d'un saule amoureux  
la ride fleurie d'un ruisseau

Ils m'ont dit tout cela ma douce  
moitié plaisants moitié sévères  
ceux qui voulaient figer de mots  
le caprice ailé de tes jeux

Mais n'en déplaît aux médecins  
aux savants et aux infirmières  
bébé tu es tout à la fois  
tigre et mouton, iris et chêne

Un petit peu du riz d'orient  
mais aussi le blé millénaire  
un petit peu de sapin blond  
mais aussi le bois noir des îles

Il n'est rien de plus chatoyant  
et je le sais comme ta mère  
que deux races deux horizons  
deux peaux deux sangs qui se mélangent

Enfant tu es tout à la fois  
ce qu'ils ont dit et le contraire

( *Sur les sentiers du songe* , Editions Thierry Sajat, Paris, 2015)

# Commentaires sur l'œuvre de Georges Friedenkraft

Préface de Jacques Arnold pour le livre « *Un, deux, trois, nous n'irons au bois* », Poésie Vivante, Genève, 1977 –Fragments.

Friedenkraft est un poète jeune qui, entre 1967 et 1972, a déjà publié quatre recueils. *Un, deux, trois, nous n'irons au bois...* est donc le cinquième et l'auteur n'en restera pas là si l'on se réfère à ses intentions, car ce dernier ouvrage s'insère dans une série – cycle de Mélusine - deux les deux livres parus avant celui-ci, *Mélusine ou ta saveur et ma lutte*, suivi de *La saison avec Miralna*, forment précisément les deux premières parties.

Cette constatation bibliographique révèle un parti-pris fondamental de Friedenkraft. Il a opté pour ce que je me complais à nommer le lyrisme épique, c'est-à-dire ce genre poétique qui coule la substance des effusions les plus personnelles, les plus intimes mêmes, dans le moule d'un récit ou tout au moins d'une anecdote qui peut être de caractère très privé ou de dimensions historiques voire cosmiques.

Le deuxième parti-pris de Friedenkraft, c'est celui d'une *thématique cyclique*. Il faut entendre par là la reprise, sous des espèces d'ailleurs parfaitement dissemblables, de quelques sources d'inspiration privilégiées, par exemple la relation homme-femme, la relation individu-société, le tourment vital, la quête de certitude. Ce sont là, pris en tant que thèmes, des biens communs à tous les poètes, mais leur résurgence cyclique préméditée n'est pas si répandue.

Découlant de ces deux attitudes ou les conditionnant peut-être, il en est une troisième qu'il importe de mentionner : Friedenkraft se veut créateur de mythes et le déclare franchement non sans avoir conscience de la présomption inhérente à ce dessein. Mais si l'on prend le mot mythe dans un sens assez strict, on concevra qu'on enveloppant de voiles divers quelques situations existentielles de base, celles-ci puissent être érigées en mythes et que ce soit un grand dessein que de vouloir une *poésie mythique*.

Il résulte encore de tout ceci, qu'au regard de la controverse qu'ont soulevée – et que soulèvent toujours –le problème de la communication et la légitimité de celle-ci, Friedenkraft a choisi la communicabilité. Il entend bien être compris par les voies du langage sans s'interdire pour autant des formulations quelquefois sibyllines. (...)

Pour Friedenkraft – force de paix – le médiateur semble tout d'abord avec été l'amour, l'amour du prochain comme l'amour entre sexes. Mais, en l'état actuel de la démarche du poète, il apparaît que l'amour est mis en échec, car il ne répond pas à la question qui probablement, selon moi, motive toute la vocation poétique de notre auteur : comment trouver à la vie sa justification ?

Certes toutes sortes de mirages s'emploient à résoudre cette interrogation, mais leurs réponses sont provisoires, éphémères, voire annulées au cours de leur ébauche. Depuis le début du cycle de Mélusine, et avant même, le poète-héros, en parcourant les étapes de son aventure poétique, se débat entre les espoirs et les déceptions. *Un, deux, trois, nous n'irons au bois* suggère à comme issue à ce dilemme la mort, après avoir conté, au fil d'un argument très souple, la perte des richesses de l'enfance, un amour résolu en rupture et les péripéties spirituelles d'une maladie de langueur hantée par les déboires qui précèdent. (...).

Pour en venir au style lui-même, il s'est (...) à peu près totalement dépouillé dans cet ouvrage de certaines résonances romantiques, à vrai dire assez lointaines, que j'ai cru sentir dans les livres antérieurs et c'est surtout dans l'héritage surréaliste, au sens large, qu'il puise pour orienter sa facture.

Cela signifie que Friedenkraft ne s'attache pas à la cohérence superficielle de l'image verbale. Il admet comme fondement de la catachrèse les impropriétés les plus audacieuses et, dans les associations de mots, les ellipses les plus déconcertantes. Mais il est de ceux qui savent « jusqu'où on peut aller trop loin » et qui subodorent que certains dépassements du langage par lui-même sont à éviter si le poète ne renonce pas à tout désir de communication. On sait déjà que tel n'est pas le propos de Friedenkraft qui croit à la communicabilité par les éléments sémantiques aussi bien que par les structures. Ainsi il n'hésite pas à mettre en oeuvre certains procédés de rhétorique, la répétition, l'interrogation, par exemple, tandis que, par ailleurs, il ne semble pas avoir jamais beaucoup cédé aux séductions de l'écriture automatique ». (...)

*Un, deux, trois, nous n'irons au bois*, poème épique d'un héros poète, se place (...) par son propre titre sous l'égide du chant populaire, et, si de plus on n'oublie pas Mélusine fée, évocatrice d'un animisme cher à l'auteur, manifeste par maintes allusions aux esprits élémentaires de la nature, il se présente finalement, bien que très loin des formes traditionnelles, comme une ballade, au sens romantique du terme. Nous y revoilà ! Romantique est l'originalité de Friedenkraft en cet ouvrage qui doit en fin de compte beaucoup à l'alliance réalisée entre les modes d'expression rapidement esquissés ci-dessus et cet état d'esprit assez typique, selon moi, du mal de vivre dont souffre la plus jeune génération de nos poètes. (...)

Il est fréquent que l'auteur d'une préface, en expliquant pourquoi il aime l'ouvrage ou l'écrivain qu'il présente, expose du même coup ses propres conceptions, ses goûts et ses aversions, compose volens nolens un panégyrique personnel, si bien que son propos peut ainsi se résumer, vis-à-vis de celui qu'il commente : je l'aime parce qu'il me ressemble. (...) Peut-être bien faudrait-il alors dire que Friedenkraft me ressemble. (...) Ce qu'il importe de dire pour conclure, c'est que mon tempérament est apte à sentir, ses interrogations, ses exigences, ses options formelles, parce que, mutatis mutandis, je suis, comme bien d'autres, passé par là. Pour cette raison, mieux encore que moi, pourront le comprendre les lecteurs de sa génération qui, conscients des absurdités du temps présent, éprouvent cette difficulté à vivre et cette mélancolie dont Friedenkraft se fait l'écho.

En telle occurrence, pour qu'il y ait poésie, tout est dans la manière et il n'est pas douteux, selon moi, que dans *Un, deux, trois, nous n'irons au bois* Friedenkraft affirme à cet égard sa personnalité : la véritable nature du poète se dégage grâce à une concentration plus grande des thèmes et des moyens stylistiques ci-dessus mentionnés. La plainte sourde mais stoïquement assumée par le poète depuis ses débuts tranchait et tranche de plus en plus par rapport à certain délire verbal, pas toujours très sincère, qui foisonne dans le lyrisme français actuel. La pureté du chant de Friedenkraft et sa pudeur ont toute leur chance de dominer le vacarme ambiant. Si *Un, deux, trois, nous n'irons au bois* se tourne encore beaucoup vers le passé et peu vers le présent auquel, soit dit en passant, *La saison avec Miralna* a payé tribut, on y devine pourtant un essor vers l'avenir et l'annonce d'une recherche pour trouver aux mots et aux angoisses humaines une solution poétique. (...)

Ainsi Friedenkraft propose à la poésie et tout d'abord à la sienne une voie d'avenir à peine explorée qui conduirait, dans le sens de la continuité génétique du genre humain, au milieu de la nature dont il porte témoignage, en une foi non dogmatique en la résurrection ininterrompue de l'être. Mais là j'anticipe, j'extrapole, je divague. Place au livre ! Et puissent ses mérites, qui m'ont convaincu d'écrire cette préface, apparaître au lecteur aussi séduisants qu'à moi.

Compte-rendu de Hédi Bouraoui, Université York Toronto, Canada, sur *Naître, deux fois (Haïbouns entre humour et fantaisie)*, Éditions Unicité, Saint-Chéron, France, 2016

Dès la lecture du premier haïboun – une forme littéraire originale, d’origine japonaise, qui combine harmonieusement prose et poésie – j’ai commencé à revivre dans un Univers familier et à me lover dans des jouissances émotives et spirituelles. Le bonheur de se retrouver chez soi dans mon style de vie, ma façon de voir le monde, de m’orchestrer en prose-poésie ! Grâce à ce poète-essayiste ami, et à la lecture de ce très beau livre, j’ai vécu sa merveilleuse aventure en dix étapes haïbounines ou plus précisément nouvelles-joyaux fascinantes. Quoique je puisse en dire, il sera difficile de leur faire tous les éloges qu’elles méritent !

Après avoir rappelé la phrase de Voltaire : Il n’est pas plus simplement de naître deux fois qu’une (11) en référence au Phénix, le poète nous plonge dans un monde idyllique dans le sein de sa mère et puis, soudain, le réveil brutal de la naissance : Je hurle face à cet enfer... la vie (12). Le ton est donné : nous avons affaire à une autofiction fusionnant savamment autobiographie inspirée et imaginaire vécu ! La naissance douloureuse donne lieu au passage de l’informe, à l’homme vertical. C’est une traversée de la maladresse aux applaudissements, de l’ombre à la lumière, de l’apprentissage à la maîtrise... jusqu’à la rencontre de la magie-amour émaillée de sourires. Et c’est la renaissance... sortie de l’enfer au nouveau paradis : la vie : Dans tes mains tressées / Le parfum du chèvrefeuille / le goût de la mangue (14). Ce premier texte est une méditation-poème portée à sa plus haute incandescence ! On y retrouve le poète fantaisiste et rigoureux prêt à nous narrer sa vie en éloquents et amusantes scriberies !

De Charente au Québec (Haïboun fantaisiste) Le poète raconte une visite chez un couple d’instituteurs qui lui rappelle son enfance joyeuse en Charente-Maritime, l’araucaria, les poires juteuses à se lécher les babines... jusqu’à la salle de séjour appelée cuisine, écho de la mienne à Lectoure (Gers) qui me ravit et où j’ai vécu durant mon adolescence. Grâce à un parent de l’institutrice vaguement évoqué, le narrateur va se retrouver, en un clin d’œil miracle, au Québec. Le petit neveu de l’institutrice relie ainsi l’émigration charentaise à la Belle Province au Canada, mon pays d’adoption. Alors qu’une seconde visite du jardin de la jeunesse est devenue une jungle de ronces.

Naissance et renaissance se perpétuent avec leurs surprises, leurs mystères, leurs joies, leurs agonies... et qui ne sont, en fin de compte, que des passages où chacun(e) peut s’y reconnaître et s’y lover ! Et je ne peux, en aucun cas, m’empêcher de suivre Haïboun après Haïboun le parcours fascinant d’une vie poétiquement narrée et où je continue à me retrouver !

Visionnaire à la Collection Frick (Haïboun transcontinental) La page d’adolescence vite tournée, l’on se retrouve, avec le narrateur-poète, dans les Musées de New York. Et c’est la vie multidisciplinaire et transcontinentale si judicieusement évoquée et circonscrite. Là je me retrouve en totale harmonie avec les arts du monde entier. Hasard ou circonstance inouïe ? Au moment même où je lisais la référence au Musée d’Histoire naturelle du Jardin des Plantes à

Paris, j'étais juste en face de cet auguste bâtiment, assis sur un banc à 8 : 30 h du 12 sept.-16. Je basculais donc d'un univers à un autre à la manière de l'écrivain lorsqu'il passe le plus naturellement et instantanément possible dans ses parcours du temps et de l'espace. Passages des chemins de l'Histoire à ceux du mythe, de la Gironde à la Charente, de l'Europe à l'Amérique, du bordelais de sa tante aux foisonnements artistiques des Musées de Manhattan... Des passerelles s'érigent d'elles-mêmes, des mutations des êtres et des choses en un temps si court qu'elles deviennent presque imperceptibles ! Impression d'être transporté par un Ange gardien abolissant toutes dimensions spatio-temporelles !

De Taïwan comme salle d'attente du Paradis (Haïboun onirique) Là, de cette Asie multi-sensationnelle en sagesse orientale millénaire, émerge le Féminin en sa rayonnante Beauté... en son exceptionnelle sensualité ! Le poète nous la livre palpitante, tellement émaillée de poésie érotique à travers les interstices du rêve ! Ce lecteur a l'impression de vivre ces sensations en mémoire-réalité. Un peu comme l'auteur, il les a vécues lors d'un voyage en Thaïlande pour une rencontre de poètes à Bangkok en compagnie d'un ami-poète... La cérémonie du thé lui inspire ce beau haïku fusionnant la concrétude du thé vert avec la lascivité des femmes asiatiques : Je rêve et je vois / dans le transparent thé vert / leurs formes lascives. (30)

Un accouchement difficile (Haïboun humoristique) Pour la première fois, la narration se fait à la troisième personne pour mettre en scène un dénommé Jacques, sujet aux évanouissements dès sa petite enfance... ce qui le rendra ridicule à son mariage juste à prononcer le « oui » imperceptible que le maire dut lui faire répéter (35). Alors que l'auteur reprend la première personne dans le haïku qui suit : Le maire en pingouin / ma femme en organdi blanc / mon cœur en chamade. Cependant, la scène de l'accouchement de sa femme est la plus humoristique ! La belle atmosphère du début est détendue et plaisante, mais dès la perte des liquides et des piqûres, Jacques tombe dans les pommes ! Le médecin cria d'apporter l'oxygène, l'évanoui plongea son nez dans l'entonnoir salutaire (36) alors qu'il était destiné à son épouse... Et quand les amis rendent visite au couple, ils trouvent la femme souriante et radieuse alors que le mari est affalé dans un fauteuil. Avec un gros bandage autour du crâne ! (36).

Chrysalide : une promenade à Liverpool (Haïboun atypique) La visite d'une ville lors d'un congrès scientifique ou de poésie me rappelle les miennes en Angleterre et ailleurs. Ici à Liverpool, le poète évoque de nombreux contrastes entre splendeur et misère, animation et vide, Cathédrale anglicane gothique, une des plus grandes du monde et celle catholique... la communication entre le promeneur et les fantômes dans un cimetière au parc St. James... La promenade en Yellow Duckmarine me renvoie tant d'échos : la statue de la reine Victoria à mes études en littérature victorienne... Le spectacle In the Dark, si bouleversant, rappelant de Glorieux souvenirs de la flotte la plus importante du monde et la tragique et monstrueuse traite des noirs (40)... écho de l'Afrique, mon continent natal, et la Tunisie, en particulier, qui a été le premier pays à abolir l'esclavage... Les Beatles, originaires de Liverpool, dont j'ai aimé beaucoup la musique... Tant de choses qui bougent et se métamorphosent à tel point qu'elles

donnent lieu à de nouvelles naissances. Et pour la première fois le haïboun est émaillé de renkou ou tanka-prose au lieu du haïkou traditionnel !

*Liverpool est fête  
pour les yeux et pour le cœur  
telle chrysalide  
entre le ciel et la mer  
le papillon prend son vol (43)*

Au lieu de ça (Haïboun érotique) Trois strophes commencent par Au lieu de ça... ces points de suspension s'ouvrent sur la pure et splendide poésie des rêves ! Mais vite l'imaginaire et les fantasmes s'actualisent ! Jouissances à fleur d'érotisme émoustillant ! Des interpellations coquettes et amusantes à un Tu féminin passant vite des mouvements de caresses sensuelles à une plasticité froide et parfaite. Puis trois fois répétées Au lieu de ça (sans points de suspension) qui livrent des désirs brûlants à un Je en attente, introduit par le récurrent J'aurais voulu... Et même si l'amante l'a gavé de tant de gâteries, de sucreries, de nourritures terrestres... elle ne pourra jamais le satisfaire ! Comment pourrait-elle être pour lui flamme d'un chandelier aux têtes multiples ? Ou Janus de Minerve et d'Aphrodite ? (47). La savoir ange et pute... fleur de dépravation et de rédemption (48). En réalité et en fin de compte, elle l'a créé en lui donnant la vie et tout ce malaise d'être (48).

Limbes (Haïboun d'outre-tombe) Ici c'est la souris qui se fait narratrice racontant son sort grisâtre dans un laboratoire où deux chercheurs scientifiques la mettent à dures épreuves ! Entre portes pivotantes et chocs électriques, la pauvre bête est asphyxiée et torturée comme d'autres congénères effrayées. Tout est réglé selon le reniflement des odeurs ! Signes qui lui rappellent son ancienne souritude (52). Néologisme écho d'un bouraouïsme fasciné de toutes ces nomaditudes en mosaïques le libérant de toutes les frontières, les entraves... les murs de la peur et de la haine... Soudain la souris se sent emportée par un Ouragan ! Elle est en piteux état alors qu'elle est en train de donner naissance ! Et le couple en blouse blanche de s'écrier : Montrons le bébé à sa maman (52). Et les félicitations vont droit au savant français Claude Bernard ! Être femme enfin / La chanson des crinolines / le parfum des nuits... (53).

Les fusillés de la Grande Guerre (Haïboun d'humeur). Le Je de l'auteur reprend la narration nous livrant son attitude vis-à-vis de la Grande Guerre de 14-18 telle qu'elle lui a été racontée par son grand-père. Cette boucherie dont on réhabilite, de nos jours, les victimes sans jamais condamner les bourreaux. Deux haïkus à retenir : À perte de vue / toute une génération / dort sous des croix blanches et Un matin de juin / au creux d'un obus rouillé / se dore un lézard (55).

Me mettre à l'eau ? (Haïboun humoristique) Respectueux de l'ordre public, le narrateur n'avait pas à suivre cet appel du pouvoir : Boire ou conduire, il faut choisir ! (59) afin de limiter les dégâts des accidents de la route. Puisqu'il ne conduisait pas, il se mit à boire jusqu'au jour où son

médecin lui ordonna de se mettre à l'eau pour cause de santé... et le patient de répondre :  
docteur, je ne sais même pas nager ! (60).

Si j'ai tenu à synthétiser et à analyser une à une ces nouvelles / haïbouns, c'est parce qu'elles étaient si poétiquement narrées... et aussi parce que je voulais inciter tout(e) éventuel(le) lecteur / lectrice à déguster ce livre en élixir pour le corps et l'esprit, l'imaginaire et la vie... Ce livre de poésie aux parfums orientaux enchanteurs, ne néglige point les saveurs occidentales à rassasier les gavés et les affamés de Beautés... de trouvailles originales... de surprises croustillantes... Il est à retenir pour les soirées de fêtes et de liesse ! N. B. Je ne peux m'empêcher de féliciter les éditions unicité pour le choix de cette très belle couverture, aux couleurs chaudes et vives méditerranéennes, si originale et qui projette bien la naissance de deux mondes semblables et différents... jusqu'à l'étonnement !